NOVA & VETERA

4

Georges
BRAZZOLA
Novissima Verba

Romuald Jakub
WEKSLER-WASZKINEL
Il est Juif, pourtant

Juifs et judaïsme dans la réflexion de Jean-Paul II

Charles
JOURNET
Lettres inédites au Père Garrigou-Lagrange

Georges
COTTIER
Idéologie, vérité et tolérance

Sylvain
GUÉNA
Henry Bars: interprète spirituel

Edmond
CHAVAZ
La tragédie du fascisme

LXXIe ANNÉE – REVUE TRIMESTRIELLE – OCT.-DÉC. 1996

NOVA & VETERA

SOMMAIRE

In Memoriam: Georges Brazzola 4

Novissima Verba
GEORGES BRAZZOLA 8

Il est Juif, pourtant
ROMUALD JAKUB WEKSLER-WASZKINEL 11

Juifs et judaïsme dans la réflexion de Jean-Paul II
ROMUALD JAKUB WEKSLER-WASZKINEL 17

Lettres inédites de l'abbé Journet au Père Garrigou-Lagrange
Présentation de Georges Cottier 31

Idéologie, vérité et tolérance
GEORGES COTTIER, O.P. 43

Henry Bars: interprète spirituel
SYLVAIN GUÉNA 57

La tragédie du fascisme
EDMOND CHAVAZ 67

Notes et lectures

Bibliographie 81
Louis Marie SPICK, o.s.b, *Histoire de l'abbaye Saint-Evroul*

Ouvrages reçus à la Rédaction 82

In Memoriam: Georges Brazzola

I

Georges Brazzola nous a quittés cet été pour rejoindre la Lumière sans déclin où, onze ans plus tôt, Christiane l'avait précédé. C'est un ami très cher que nous perdons et aussi – les deux allaient de pair – un des artisans et animateurs les plus fidèles de *Nova et Vetera.* Sa présence constante et vigilante était pour notre petite équipe un point de référence ferme et sûr.

C'est depuis l'époque de l'immédiat après-guerre que Georges et Christiane avaient été associés d'une manière directe au sort de notre revue. Nous étions un tout petit groupe que l'abbé Journet, qui de fait portait tout le souci de la rédaction, réunissait de temps en temps, pour débattre des affaires de la revue. Très vite la discussion s'étendait à un plus large horizon et nous étions associés aux préoccupations qui portaient sur les tendances intellectuelles et spirituelles qui allaient s'affirmant et dont certaines annonçaient déjà la crise de l'après-Concile.

A la mort du Cardinal Journet, en 1975, c'est avant tout à l'amitié et à l'appui de Georges et de Christiane que *Nova et Vetera* doit d'avoir pu continuer à vivre et à se développer. Ce sont eux qui se chargeaient de la composition des numéros et de la correction des épreuves. Après la mort de Christiane, nous avons pu compter sur d'autres collaborations dont la fidélité n'a jamais fléchi. Quant à Georges, il resta pour nous le pilier qu'il avait toujours été. Il était un conseiller rigoureux et exigeant. Il lisait les manuscrits avec un soin extrême. Le comité de lecture se ralliait pour ainsi dire toujours à son avis, qui ne reposait pas sur des impressions, mais sur des arguments mûrement pesés. Personnellement, je lui dois plus d'une correction.

* * *

Georges Brazzola était un grand méditatif. Il était un sage. Nos maîtres et aînés des réunions de Kolbsheim avaient rédigé en 1949 un manifeste, *Sagesse,* qui n'a rien perdu, à près de cinquante ans de distance, de sa limpidité et de sa pertinence. L'idéal du chrétien voué aux

choses de l'intelligence qui s'y trouve esquissé nous offre comme un portrait anticipé de notre ami. La culture philosophique et théologique de Georges était profonde. En art, il était doué d'un discernement d'une rare qualité. Pudeur ou exigence de perfection? sans doute les deux: Georges Brazzola a relativement peu écrit. Cependant en reprenant la série de *Nova et Vetera,* on s'avise que ses contributions ponctuent l'itinéraire de la revue, et il y a grand intérêt et profit à relire ces textes qui, même là où ils présentent un ouvrage, soulèvent des questions et apportent des vues, des précisions ou des approfondissements qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

René Mougel et Louis Chamming's nous disent ailleurs sa familiarité avec l'œuvre de Maritain, dont il était un des meilleurs connaisseurs et interprètes. Mais, c'est peut-être quand il traitait d'art que, lui si réservé et si discret sur lui-même, se révélait le mieux. Je pense à son article *Situation de l'art sacré* (1953/2) où il parle des contributions d'architectes au renouveau de l'art sacré vers les années 50, ou aux pages sur *Piero della Francesca* (1953/3) où il nous fait entrer avec une rare justesse dans l'intelligence de ce qui est le génie propre du peintre. Mais c'est surtout le texte d'une conférence qu'il avait prononcée à Paris en février 1971, *De l'Art et de la Poésie modernes, Lumière de S. Thomas d'Aquin* (1971/2) qui exprime de la façon la plus développée ses positions en philosophie de l'art et de la poésie[1].

On comprend qu'une grande affinité l'ait lié à frère Heinz R. Schmitz, comme lui métaphysicien et poète, à qui il a consacré quelques pages ferventes: *Une sagesse crucifiée* (1982/2)[2].

Cette brève évocation veut rappeler combien notre ami a marqué *Nova et Vetera* de son empreinte. Nous savons que de la Patrie bienheureuse sa présence tutélaire ne nous fait pas défaut.

Georges COTTIER O.P.

Le 2 novembre 1996

(à la page suivante, un autre hommage à Georges Brazzola)

[1] Ce texte trouve son prolongement dans une autre étude, *La relation de la poésie à l'art selon J. Maritain* (1983/1).

[2] Relevons encore *Un débat «pour la philosophie chrétienne»* (1983/3) et *Du renouvellement de la philosophie de la nature* (1989/3). On doit aussi à Georges Brazzola une édition critique d'un texte inédit de J. Maritain sur *La loi naturelle ou la loi non écrite,* Ed. Universitaires, Fribourg, 1986. *Nova et Vetera* avait publié la postface (1986/2). Egalement: *Visite à Marek Szwark* (1935/2) et *Sur l'art chrétien* (1937/1).

II

Georges Brazzola nous a quittés cet été. Avec lui l'une des grandes amitiés suisses des Maritain achève de rejoindre au delà de cette terre ceux qu'ils ont aimés et qui l'ont déjà quittée. Nous disons « achève », parce que l'épouse à laquelle Georges était si profondément uni avait déjà passé le voile, voici onze ans.

Dans le petit cercle de proches que les Maritain conservaient en Europe alors qu'ils étaient installés aux Etats-Unis depuis 1948, les Brazzola gravitaient, naturellement, dans l'orbite de l'abbé Journet. C'est eux qui bientôt amenèrent ce dernier chaque année à Kolbsheim pour ces réunions d'étude et d'amitié qui prolongeaient le travail de Meudon. Et lorsque Raïssa dut affronter sa dernière maladie, loin de sa maison, en arrivant à Paris en juillet 1960, leur générosité imagina tout, auprès de l'abbé Journet, pour tenter de lui trouver le meilleur lieu de repos en Suisse. Deux ans plus tard, Georges était l'un des huit fondateurs du Cercle d'Etudes Jacques et Raïssa Maritain de Kolbsheim par lequel Jacques entendait assurer les bases de la continuité de son œuvre.

Avant 1939, Georges Brazzola avait été l'un des responsables des étudiants catholiques qui accueillaient Jacques Maritain à Genève pour des conférences. Lui-même, étudiant en lettres à la Sorbonne, avait suivi quelques cours (difficiles, disait-il) de Maritain à l'Institut Catholique. Mais c'est surtout dans la période de sa maturité qu'il s'attacha en profondeur à la pensée de Jacques Maritain. D'une exquise finesse de sensibilité et d'une grande culture artistique, il avait suivi avec admiration les recherches de Maritain sur la poésie et cette intuition créatrice qui est l'âme de l'art et la mère du beau. Plusieurs études de lui montrent sa pénétration en ces matières. Et il fut traducteur avec Christiane (il lisait l'anglais, disait-il, «avec les yeux de Christiane») des deux derniers et si importants ouvrages de Maritain sur l'art, écrits en anglais: *Creative intuition in Art and Pœtry* et *The Responsibility of the Artist.*

Sa prédilection pour l'art, loin de tout esthétisme pur, s'enracinait dans une générosité spirituelle nourrie de métaphysique et humblement à l'école de sagesse contemplative de saint Thomas d'Aquin. Il n'est d'ailleurs pas de grande partie de la philosophie qu'il n'ait explorée. C'est lui qui a édité, avec Maurice Hany, les précieuses leçons de Maritain sur *La loi naturelle.* Et ses cours aux Petits Frères de Foucauld ont pendant des années labouré un champ dont Maritain attendait beaucoup pour l'avenir: l'anthropologie, qui est un autre nom de l'humanisme.

Après la mort de Jacques Maritain, Georges allait être un appui constant, confident et conseiller pour le frère Heinz en qui Jacques Maritain avait placé ses espoirs. Ainsi furent lancés le Cirep à Toulouse et les *Œuvres Complètes* dont le frère Heinz ne vit pas le premier volume. Il

fallut alors assurer sa succession, soutenir le Cercle de Kolbsheim. Les générosités de Georges furent un soutien déterminant, qui, au fil des ans, permit la réalisation de la grande édition des *Œuvres Complètes,* dont on commence à comprendre quel impact décisif elle a sur l'avenir de l'œuvre des Maritain: en la rassemblant, contre toute probabilité, il s'agissait non seulement de la sauver de la dispersion et de l'oubli, mais tout simplement d'assurer son intégralité pour l'avenir.

Dans un moment particulièrement difficile pour lui – il venait de perdre Christiane quelques semaines plus tôt, – la détermination généreuse de Georges Brazzola a sauvé l'édition elle-même des *Œuvres Complètes,* dans des circonstances où le poids du projet et la lenteur de son démarrage commercial allaient le faire sombrer. Trop discrets, Georges et Christiane n'avaient pas laissé leur nom figurer dans l'édition parmi ceux de ses préparateurs. Aussi bien la reconnaissance de leur rôle ne pouvait-elle pas s'arrêter à celui de préparateurs et traducteurs de textes...

Plus tard, Georges assuma la présidence du Cercle d'Etudes Jacques et Raïssa Maritain, et il eut la joie, en 1993 et comme président, d'aller présenter au Saint-Père les treize volumes de l'œuvre propre de Jacques. Deux ans plus tard avaient paru les deux volumes de Raïssa, et Georges remit sa charge dans une sorte de *Nunc dimittis,* soucieux tout de même de l'avancement des volumes complémentaires de l'édition, toujours en préparation.

Enfin comment oublier un plus récent projet qui commence à réaliser un autre vœu cher à Georges, et qui lui tenait à cœur, comme à Christiane, depuis longtemps: la publication de la correspondance échangée entre Charles Journet et Jacques Maritain?

Sous le double patronage du Cardinal et des Maritain, ces lignes de Jacques nous semblent envelopper aussi très particulièrement leurs amis Brazzola: «Religieux ou laïc, tout fondateur rêve de fonder pour l'éternité. Mais le Saint-Esprit n'est pas à l'œuvre seulement dans les institutions durables qui traversent les siècles, il est à l'œuvre aussi dans les aventures sans lendemain qui sont toujours à recommencer. On n'a rien fondé sans doute, on voit tout partir en fumée. Mais on est payé de sa peine par ce qu'il y a de meilleur au monde, cette merveille des amitiés que Dieu suscite et des pures fidélités qu'il inspire, et qui sont comme un miroir de la gratuité et de la générosité de son amour.»

A la famille de Georges Brazzola nous présentons notre amitié et le témoignage de notre profonde reconnaissance pour Georges et Christiane.

Louis CHAMMING'S
Président du
Cercle d'Etudes J. et R. Maritain

René MOUGEL

*Poème**

Novissima Verba

Au cœur insubsistant de nuit
pointe des jours extrêmes,
outre terre, outre ciel,
à quels confins des mondes.

Tous les chemins chancellent,
parousie ou désert,
ni fossile, ni trace,
rien qu'un seuil immaculé.

Centre incréé des mondes,
lieu hors du temps,
hors du lieu, ni dehors,
ni dedans, qu'un pur milieu.

Vierge d'indice étoilé,
le blanc miroir céleste
sans que rien transparaisse
sur mon seuil immaculé.

Ni l'ombre à son déclin,
ni le parfum des roses,
o mort de toutes choses
en ce trop haut destin!

Rien qu'un seuil immaculé,
rien que la transparence
de la plus pure essence
qui est tout l'exister.

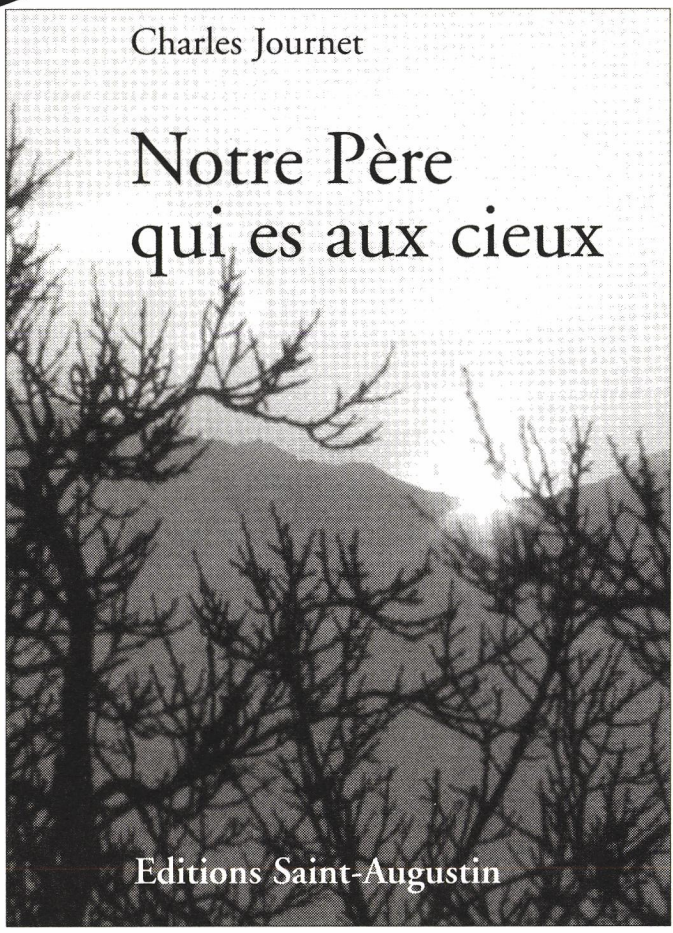
Ah! rien de ce qui n'est pas,
ni l'oiseau, ni la terre
ne dira ce qui erre
nulle part sinon là-bas.

O mort de tout symbole,
universel trépas –
expire la parole –
de ce qui n'est pas là-bas.

Georges BRAZZOLA

* Ce poème a paru dans *Nova et Vetera*, nº 3, juillet-septembre 1946.

A nouveau disponible



En vente chez votre libraire

Réédition 144 pages

Editions Saint-Augustin

Il est Juif, pourtant

C'était l'année 1947 ou 1948. Une bourgade, à l'époque chef-lieu du poviat, *dans la voïvodie d'Olsztyn. Une colonie ouvrière typique, une* Siedlung *comme on en construisait dans les années trente à la périphérie des villes de la Prusse-Orientale: des deux côtés de la route non pavée, assez large, des haies vives et des maisons pour une seule famille, presque identiques, que de petits jardinets séparaient des haies. Cela s'appelait – et s'appelle toujours –* Kolonia Robotnicza, *Colonie d'ouvriers.*

Chaleur d'été. Après-midi tardif ou, si l'on préfère, tombée du jour. Les vaches rentraient du pâturage et ceci ne manquait jamais d'animer le quartier. Pour les gosses, c'était le signal de la fin des jeux.

Un petit garçon de quatre ou cinq ans sortit en courant de la maison n° 3 et se dirigea, gambadant, vers sa maison; c'était le n° 5. De l'autre côté de la rue, devant le n° 6, deux hommes se tenaient debout, non sans quelque peine, car déjà bien imprégnés d'alcool à cette heure de la journée. Le garçon les connaissait: ils habitaient le même quartier. Sur le point de gagner la porte du jardin devant la maison n° 5, le petit entendit:

– Youpin, youpin! baïstrouk[1] *juif!*

Il jeta un regard du côté des cris... Pas de doute: les deux l'interpellaient, lui. Ils éclatèrent d'un rire vulgaire lorsqu'ils eurent vu son regard tourné vers eux.

Le gosse eut un bourdonnement dans les oreilles, le cœur lui sauta, tel un oiseau pris de peur. Quel bonheur: Maman était tout près, ses bras offraient la sécurité, la paix.

Mais même dans les bras de la Mère, longtemps il ne put balbutier ce qui lui était arrivé. Quand il rencontrait quelque chose qui lui faisait peur, qu'il ne comprenait pas, sa pensée courait plus vite que les paroles qui, dans l'impossibilité de rattraper la pensée, s'entrelaçaient, deux, trois à la fois, butaient les unes contre les autres, perdaient certains sons, ou bien alors l'un d'eux s'obstinait entre les lèvres qui, prises d'un tremblement plaintif, ne parvenaient pas à l'éjecter: in-n-nnn...

– Qu'est-ce qui s'est passé? Ne pleure pas! Quelqu'un t'a frappé? Pourquoi trembles-tu? Dis tout à Maman, tout, lentement...

[1] Dans le patois des habitants – c'étaient, pour la plupart, des gens originaires de Jaszuny, chassés de là par les Soviétiques – le mot voulait dire: «enfant trouvé», «enfant de mère célibataire».

L-en-te-ment, avalant les larmes, bafouillant, il s'efforça de raconter ce qui venait d'arriver: on l'avait in-in-ss-sul-té-té..., ils avaient crié youpin, un baïstrouk *juif.*

– Qui est-ce qui t'a dit ça? Dans les yeux de sa Mère, le garçon vit une lueur d'inquiétude, mais aussi, comme toujours, un grand amour.

– Qui c'était? insistait Maman.

– Monsieur X et monsieur Y; ils se tenaient debout de l'autre côté de la rue et, et, et c'est justement comme ça qu'ils criaient quand ils m'ont aperçu. Il n'y avait personne, rien que les vaches et moi... Maman, pourquoi ils....?

Il ne comprenait pas l'événement, il était incapable de formuler la question.

Maman serra l'enfant plus fort (dirait-on) que d'habitude. Elle le berça dans ses bras, ne dit rien...

– Maman, un Juif, un youpin, c'est quoi ça? Pourquoi m'ont-ils lancé ce «baïstrouk juif»? Pourquoi?...

Le chagrin le prit à la gorge, il ne put guère terminer la question, un sanglot vint noyer le bouillonnement de ses pensées.

– Cesse de chialer; si tu continues à pleurnicher comme ça, tu vas fondre. Eh bien, ne pleure plus! Ecoute: est-ce que madame Kolosowska ou monsieur Kolosowska (justement les voisins du n° 3) ont jamais dit de toi quelque chose de pareil?

– Non!

– Et quelqu'un des Sinkiewicz? (voisins de l'autre côté, n° 7)

– Non!

– Alors peut-être madame Milewska?

– Non!

– Et alors, peut-être quelqu'un des Gruzdas, des Kobyra ou des Wolczecki, ou des Lachowicz... la liste s'allongea.

– Non, non, non, personne ne m'a jamais dit ça.

– Tu vois donc, continua Maman, tu vois toi-même que ce que ces deux, sans doute déjà ivres à cette heure de la journée, t'ont lancé, ce sont des paroles de gens stupides. Ils n'aiment personne, pas même eux-mêmes, ni leurs propres enfants. Ils n'aiment probablement que la vodka. Il ne faut pas du tout faire attention à ce qu'ils bredouillent. Des gens bien, c'est sûr, ne diront jamais de bêtises pareilles, et les imbéciles, il ne faut pas les écouter. Retiens ça: les bons, il faut les aimer et les imbéciles, il faut les éviter; parfois, il faut les craindre.

* * *

J.-P. Sartre écrit dans un de ses ouvrages: «... le petit mot – "Juif" – est apparu un jour dans sa vie et depuis, on ne peut pas s'en

débarrasser[2]*». Il en fut ainsi, exactement. Quelque part, dans le cœur (?), dans le subconscient (?), je portais cet événement et le temps qui s'écoulait ne parvenait pas à l'effacer, bien que, alors, je n'eusse pas appris les causes de l'incident. Ce petit «mot» m'avait frappé et resta en moi, telle une injure. Plus tard, dans les écoles et dans la vie, il m'arrivait de rencontrer diverses significations de ce nom.*

Le plus important se révéla un soir d'hiver (le 23 février) de l'année 1978. Il s'avéra alors – ou plutôt finit par se confirmer définitivement – que ce petit mot «Juif» me concernait, non pas comme une injure, mais plutôt comme mon nom. Ma mère me dit:

– Tu as eu des parents magnifiques et ils t'aimaient beaucoup; ils étaient Juifs et on les a assassinés. Je n'ai fait que te sauver de la mort.

Le cœur battit violemment, mais ce ne fut plus la peur.

* * *

En 1978, j'avais déjà 35 ans.

En 1966, le 19 juin, lors des solennités du Millénaire en Warmie (all. Ermland), dans la basilique cathédrale de Frombork, je fus ordonné prêtre. Certains événements ayant précédé ce jour firent que le petit mot – "Juif" – réapparut dans ma vie... Cependant, cette fois-ci, ce fut pour moi le signe du fait que Jésus-Christ, le Juif de Nazareth, me devint particulièrement proche. Et moi qui devais devenir son disciple élu – prêtre. Je me disais: ne serait-ce pas merveilleux si j'étais Juif?

Depuis, je revenais maintes fois dans la conversation avec ma Mère (mon Père mourut subitement en 1960), désormais à dessein, au temps de la dernière guerre. Parfois, je touchais aux souffrances des Juifs. Mais elle ne réagissait pas, elle se taisait. Quand je me mettais à lire à haute voix des fragments de souvenirs juifs des années de la guerre, ses yeux se remplissaient presque à chaque fois de larmes. Je demandais donc:

– *Maman, pourquoi pleures-tu? Serais-je un Juif?*

– *Est-ce que je ne t'aime pas?*

Au lieu d'une réponse, j'entendais chaque fois cette question qui me faisait honte. J'avais honte de ce qu'elle me la pôsat, mais – en même temps – cette question me confirmait dans la conviction que dans son magnifique et bel amour se cachait quelque chose que je devais connaître. Je changeais alors de sujet ou bien je terminais la lecture en attendant une autre occasion. J'étais persuadé qu'il fallait poser des questions, et que quelqu'un d'Autre préparait le moment approprié.

[2] J.-P. SARTRE, *Rozważania o kwestii żydowskiej*, tl. J. Lisowski, Lódź (Futora Press) 1992, pp. 74-75.

Je ne me trompais pas. Ce soir d'hiver 1978, après le souper, nous parlâmes de Świeciany, petite ville près de Wilno; c'était là que mes Parents habitaient pendant la guerre et ce fut là que je naquis en 1943.

On évoquait des noms de rues: Wileńska, Cerkliszki,... l'école d'agriculture...

On évoquait des noms d'habitants: Grodzki, Danilewicz, Pojmanski,...

– Maman, et les Juifs, connaissais-tu des Juifs à Świeciany?

Elle me regarda et se tut. C'était le temps où plus souvent que d'habitude elle se portait mal. Elle avait même passé deux semaines à l'hôpital, chose qui ne manqua pas de l'inquiéter. Elle approchait l'âge de soixante-dix ans.

– Romek, ...tu le sais, pendant la guerre, quand les Allemands sont venus en 1941...

Sa voix trembla, des larmes jaillirent de ses yeux. Je lui pris les mains et les couvris de baisers. Elle sanglota.

– Maman chérie, dis-le enfin, je t'en prie... Dis-moi, je suis Juif, n'est-ce pas? Je le suis sans doute, je le reconnais dans tes larmes... Ce serait une belle page dans ta vie et moi, je devrais la connaître, cette page. Tu sais mieux, toi, combien ce peuple a souffert? D'ailleurs, ce n'est pas seulement de moi qu'il s'agit là; c'est un témoignage sur la vérité de ces jours de la haine. Ne parle-t-on pas tant des Polonais qui faisaient chanter les Juifs ou les dénonçaient, les volaient, les malmenaient?... Mais il y en a eu d'autres qui compatissaient, qui aidaient, qui sauvaient, en risquant leur vie. ...Tout simplement, le mal crie davantage, il est au-dessus, il est immédiatement visible; le bien meurt sur la croix, donc semble perdre. Maman, quoi que tu me dises, il est sûr que je ne t'aimerai pas moins, mais, au contraire, davantage! Je t'en prie...

– Tu as eu des parents magnifiques – *commença-t-elle en sanglotant* – ... Je ne faisais que te sauver de la mort...

Elle pleurait – nous pleurâmes tous les deux.

* * *

Petit garçon, j'aimais beaucoup écouter les chants de carême chantés par Maman. Il y en a un qui m'impressionna particulièrement; le commencement, c'était «Ojcze Boże wszechmogacy...», «Père, Dieu tout-puissant». Pourquoi cette forte impression? Un jour, installé sous la table, écoutant ce chant, je me mis à pleurer au moment où une des strophes relatait la séparation de la Mère et de Son Fils[3]*. Maman me fit*

[3] Voici les paroles de cette strophe (en traduction libre):
Triste fut cette séparation
De la Sainte Vierge et de Son Fils;
Combien de douleur n'a-t-elle pas souffert
En disant adieu à Jésus!

alors sortir de dessous la table, m'assit sur ses genoux, m'embrassa, me pressa contre elle et commença elle-même à pleurer.

Ce soir d'hiver de 1978, lorsque nous pleurions de nouveau ensemble, je compris ces larmes d'il y avait trente ans. ... Je compris maint moment et mainte situation...

* * *

– Tu sais, disait-elle, le regard plongé dans le cadre noir de la fenêtre vespérale – s'il n'y avait pas ta Mère...

Je fermai les yeux – ma Mère, mon Père – pourtant je les regardais autrefois. ... Pulsation violente aux tempes, une foule de questions dans la tête, mais je me tus, de peur d'effaroucher ce qui venait...

– Tu as eu une Mère magnifique, sage et bonne... Moi, j'avais peur, très peur. Sauver un Juif, ne fût-ce qu'un bébé, cela voulait dire risquer la mort. Papa et moi, nous n'avions pas notre appartement. On louait une chambre... Etant au ghetto, je l'expliquais à ta Maman. Elle écoutait, mais comme si elle n'entendait pas. Elle me regardait, et ses yeux tristes – tu as les yeux de ta Mère – disaient plus que toutes les paroles du monde.

Dieu voit tout, répétait-elle. La vie est entre ses mains, mais il faut sauver au moins celui qui ne peut pas se sauver lui-même. Je vous en prie, sauvez mon enfant, un bébé. ...Vous êtes croyante, chrétienne; vous m'avez dit plusieurs fois que vous croyiez en Jésus: mais il était pourtant Juif! Je vous prie donc, sauvez un bébé juif au nom de ce Juif auquel vous croyez. Quand il sera grand, ce petiot, vous verrez, il sera prêtre et il enseignera...

...

Quand – en 1978 – ces paroles me parvinrent pour la première fois, paroles étant en quelque sorte un testament de ma Mère, celle qui m'a donné le jour, j'étais déjà depuis douze ans prêtre catholique.

Le cœur battait fort. Des voiles tombaient...

* * *

– Maman chérie, comment s'appelaient mes Parents?

– Je n'ai pas demandé; je te dis que j'avais peur. Même la connaissance du nom pouvait être cause de malheur. Ce fut affreux. Papa et moi, on avait peur non seulement des Allemands; nous avions peur de tout le monde presque: Polonais, Lituaniens, Russes... On se méfiait des voisins. Je ne sais pas comment je me serais comportée si quelqu'un m'avait dénoncée. Je ne sais pas... Je n'étais pas héroïque. Tout simplement, je ne voulais connaître aucun nom. Si quelqu'un m'avait dénoncée, j'aurais répété sans mentir, *même face à la mort: c'est mon enfant, je l'aime.*

Mon extraordinaire Mère polonaise. Elle a été héroïque! Elle me protégeait pendant la guerre et après; elle m'aimait beaucoup – toujours. Elle vécut 80 ans. Elle mourut dans mes bras en 1989.

* * *

En 1991, Sœur Klara Jaroszyńska, franciscaine, Servante de la Croix, m'apporta d'Israël une photo de ma Mère. Après un demi-siècle me regardaient – de la photo – les yeux tristes d'une jeune Juive, qui en dépit du déferlement de la haine eut le courage de me donner le jour; et puis – quoi que son cœur eût vécu – une chose est certaine: l'Amour est plus fort que la mort...

* * *

Comment, parmi des millions d'assassinés, retrouver la trace d'un petit tailleur juif d'une petite ville? Allez le demander à la franciscaine, Servante de la Croix! Là où il y a l'Amour, il y a Dieu, et pour Dieu rien n'est impossible.

Jacob Weksler et Batia, née Waiskońska (ou Waiszkuńska), sont mes Parents par le sang; Juifs polonais ayant habité avant la guerre et pendant la guerre (jusqu'au mois d'avril 1943) à Świeciany (mon Père y fut tailleur). Ensuite, avec mon frère aîné Samuel (enfant de 4 ou 5 ans), ils furent amenés dans le ghetto de Wilno; le massacre eut probablement lieu à Ponary.

Piotr Waszkinel et Emilia, née Chorąży, sont mes Parents polonais, qui – risquant leurs vies – non seulement m'ont sauvé de la mort, mais m'ont entouré d'un amour infiniment riche, amour que seuls le Père et la Mère peuvent donner!!!

Noms et prénoms – sceaux pour le chemin de la vie.

Dans mes documents, depuis décembre 1992, le nom de Weksler précède le nom Waszkinel; le prénom Romuald précède le prénom Jacob.

Destinée humaine; ma destinée – la Croix inscrite dans l'étoile de David...

Romuald Jakub WEKSLER – WASZKINEL
(traduction par A. Pilorz)

Lublin, le 23 février 1994.

Juifs et judaïsme dans la réflexion de Jean-Paul II

Ce texte se propose de présenter les opinions de Jean-Paul II sur les Juifs et le judaïsme, exprimées surtout – mais pas exclusivement – dans cet ouvrage particulier qu'est *Entrez dans l'Espérance*[1]. Voici que Vittorio Messori, feuilletoniste italien réputé et auteur de nombreux livres[2], pose des questions essentielles et ardues, et il les pose en quelque sorte au nom de nous tous, nous, les baptisés; c'est que nous tous, nous constituons l'équipage de l'esquif qu'est l'Eglise, et les grandes appréhensions et inquiétudes nous sont, dans une certaine mesure au moins, communes. Celui qui répond est, lui aussi, *un de nous,* voyageant à bord de la même barque; mais par la volonté du Christ (*Lc* 22, 31-32), il lui incombe une tâche particulière – nous affermir dans la foi: *«Tu es Petrus...»* (*Mt* 16, 18-19).

Le livre en question est et restera – tant pour les questions que, plus encore, pour les réponses – un témoignage unique en son genre. D'un côté, nous avons là une liste des plus importants problèmes inquiétant l'équipage de la barque-Eglise au seuil du troisième millénaire, de l'autre, un témoignage de la foi de Pierre, transmis d'une manière jamais encore pratiquée.

Dès le premier contact avec le livre, on est frappé par le caractère du dialogue: Jean-Paul II écoute les questions avec recueillement; plus d'une fois, lui, l'interviewé, il élargit encore la question; ses réponses sont fermes, mais pleines de bienveillance et de cordialité, on serait presque tenté de dire – souriantes. C'est ainsi qu'un père aimant parle avec ses enfants.

Il est impossible de ne pas remarquer, dans cette conversation, la problématique juive perçant à différentes occasions. Dans un langage biblico-théologique, on dirait que Pierre de notre temps, affermissant ses frères dans la foi, avec beaucoup de sollicitude et un engagement bien sensible, nous rappelle où sont les racines profondes de notre foi. Et il tient à ce que nous le retenions.

[1] JEAN-PAUL II, *Entrez dans l'Espérance,* avec la collaboration de Vittorio Messori, Paris (Plon/Mame) 1994.

A noter que le titre italien: *Varcare la soglia della speranza,* de même que celui polonais: *Przekroczyć próg nadziei,* ont le verbe à l'infinitif, non à l'impératif, et comportent le mot signifiant «seuil». Curieusement, le titre de la dernière section (p. 325) est *Entrer dans l'Espérance* (avec l'infinitif, même chose dans la table des matières, p. 335).

[2] Collaborateur du journal catholique *Avvenire;* auteur, entre autres, de: *Ipotesi su Gesù,* Torino 1976; *Scommessa sulla morte,* Torino 1982.

La note très personnelle de sa déclaration relative à *la religion du Peuple de Dieu de l'Ancien Testament* (pp. 157-162) demeurera un témoignage de la plus haute importance. A côté de la dimension religieuse, à coup sûr fondamentale, il est possible – et légitime – d'y percevoir une dimension «indigène»: polono-juive, presque aussi ancienne que l'histoire de la Pologne. D'une part, nous y sommes en présence de la prise de position d'un des plus grands Polonais de tout temps; de l'autre, celui qui parle est un des Polonais de cette génération, qui, la dernière (?), garde dans sa mémoire «l'image des Juifs qui tous les samedis se rendaient à la synagogue» (p. 158).

La haine des années de la guerre a complètement effacé cette image du paysage polonais. Selon le poète:

«Disparus les petits bourgs où le vent unissait
Les chants bibliques à la chanson polonaise et à la nostalgie slave,
(...)
En vain chercherais-tu les chandelles allumées aux fenêtres,
En vain ton oreille guetterait le chant de la synagogue en bois[3].»

Et c'est justement pourquoi le texte en cause est plus qu'un souvenir...

* * *

Laissons cependant cet émouvant témoignage tellement riche en sens divers et revenons au plus grand citoyen de Wadowice, Pierre de notre temps, qui «le 22 octobre 1978 a reçu le patrimoine romain du ministère de Pierre» (p. 318). On peut se demander pourquoi dans son œuvre d'affermissement de la foi le souvenir du Peuple de Dieu de l'Ancien Testament a pris une place aussi importante?

«La Nouvelle Alliance, écrit le Saint-Père (p. 161), *trouve ses racines* dans la première» (les italiques sont de moi).

En effet! Que vaudrait la barque de l'Eglise sans Jésus de Nazareth? Et que peut-on comprendre au Christ sans Israël? Les païens, les trois mages ne Le cherchent-ils pas en tant que Roi des Juifs (*Mt* 2, 2)? Au-dessus de la tête du Crucifié, ne lit-on pas: «Jésus de Nazareth, le roi des Juifs» (*Jn* 19, 19)?

[3] «Nie ma już tych miasteczek, gdzie biblijne pieśni
Wiatr laczyl z polska piosenka i slowiańskim żalem,
(...)
Próżno byś szukal w oknach zapalonych świeczek
I śpiewu nasluchiwal z drewnianej bóżnicy.»

A. SLONIMSKI, *Elegia miasteczek żydowskich.*

Ce sont ceux qui confessent ce Roi, qui dans leur *prière du matin* répètent, à la suite du prêtre juif Zacharie, père de saint Jean-Baptiste: «*Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël,* de ce qu'il a visité et délivré son peuple» (*Lc* 1, 68); et dans leur *prière du soir,* à la suite de la Mère de ce Roi, Marie, jeune Juive de Nazareth[4], ils chantent: «*Il est venu en aide à Israël, son serviteur (...)* – selon qu'il l'avait annoncé à nos pères – en faveur d'Abraham et de sa postérité à jamais!» (*Lc* 1, 54-55).

N'a-t-on pas là l'esquisse d'une réponse à la question de savoir pourquoi dans la réflexion pontificale la thématique juive occupe tant de place? C'est dans la foi d'Israël – je l'ai déjà mentionné – au sein donc du peuple d'Israël que Jésus – Jeshua[5] – est né; né d'une femme et né sujet de la Loi (*Ga* 4, 4). *Sujet de la Loi* (!), donc circoncis le huitième jour. Et puis, «(...) lorsque furent accomplis les jours pour leur purification, *selon la Loi de Moïse,* ils l'emmenèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur...» (*Lc* 2, 22).

L'Eglise est tout simplement issue du Peuple de l'Ancienne (Première) Alliance. Il est donc de son devoir non seulement de respecter «sa racine», mais aussi d'être consciente de ce que le lien avec le patrimoine spirituel d'Israël est en quelque sorte signe d'identité de l'Eglise. Saint Paul écrivait aux Romains (*Rm* 11, 18): «(...) ce n'est pas toi qui portes la racine, c'est la racine qui te porte.» Ce n'est guère par hasard que le Pape interrogé sur la prière indique l'expérience de celle-ci, «tout particulièrement dans l'histoire d'Israël» (p. 44).

En résumant, on ne saurait rencontrer Jésus de Nazareth autrement que dans la foi d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Moïse, de tous les prophètes d'Israël. «Qui rencontre Jésus-Christ – disait le Saint-Père lors de son pèlerinage en Allemagne en 1980 – rencontre le judaïsme.» Exactement la même chose peut se dire des douze pêcheurs de Galilée, choisis par Jésus pour être ses Apôtres et envoyés par le Maître ressuscité dans le monde entier (*Mc* 16, 15)[6]. De l'un d'eux, Nathanaël (Barthélemy), Jésus disait: «(...) – un Israélite sans détour» (*Jn* 1, 47). La même chose vaut encore pour le jeune pharisien zélé, Saul de Tarse[7]. Précipité de son cheval aux portes de Damas, devenu Apôtre des Gentils, il écrivait aux Romains: «(...) Ne suis-je pas moi-même Israélite, de la race d'Abraham, de la tribu de Benjamin?» (*Rm* 11, 11).

[4] Dans le *Catéchisme de l'Eglise Catholique,* nous lisons: «(...) Dieu a choisi, pour être la Mère de son Fils, une fille d'Israël, une jeune juive de Nazareth en Galilée, (...).», n° 488.

[5] Le Pape écrit (pp. 119-120): «Seul Dieu sauve. Il sauve toute l'humanité dans le Christ. Le nom même de Jésus, Jeshua ("Dieu qui sauve"), proclame notre salut. Plusieurs Israélites l'avaient déjà porté, mais on peut dire que ce nom attendait le Fils d'Israël, qui devait confirmer sa vérité: «Ne suis-je pas Jahvé? Il n'y pas d'autre Dieu que moi. Un Dieu juste et sauveur, il n'y en a pas en dehors de moi» (*Is* 45, 21).»

[6] Jean-Paul II écrit (p. 166): «Le Père s'est complu à donner le Royaume à ces douze hommes de Galilée, et par leur intermédiaire, à toute l'humanité.»

[7] Cf. *Entrez dans l'Espérance,* pp. 85 et 171.

Pourtant, christianisme n'est pas judaïsme.

Le Saint-Père écrit (p. 34): «(...) *une profonde déchirure* s'est introduite au cœur même de la grande tradition monothéiste.»

Les douze pêcheurs de Galilée, puis Saul «transformé» en Paul, plus tard leurs disciples,... disciples de disciples... et ainsi jusqu'à... aujourd'hui, nous marchons, appelés par Jésus: «Ce n'est pas vous qui m'avez choisi; mais c'est moi qui vous ai choisis» (*Jn* 15, 16), et par Lui envoyés: «Allez donc, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit» (*Mt* 28, 19).

Que s'est-il passé? – Déjà dans la première phrase de l'*épître aux Hébreux,* l'auteur explique: «Après avoir, à maintes reprises et sous maintes formes, parlé jadis aux Pères par les prophètes, Dieu, en ces jours qui sont les derniers, nous a parlé par le Fils» (1, 1). Et dans l'*épître aux Galates,* saint Paul de préciser: «Mais quand vint la plénitude des temps, Dieu envoya son Fils, né d'une femme, né sujet de la Loi (...)» (4, 4).

Pourquoi a-t-Il ainsi parlé en ces temps qui sont les derniers?

«Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne se perde pas (...)» (*Jn* 3, 16). Dieu a tant aimé! – **A aimé!** – Mais ceci ne veut point dire qu'Il a rejeté qui que ce soit, ou condamné! «A aimé» veut dire qu'Il a donné Lui-Même dans le Fils! «Dans le Christ et par le Christ – écrit Jean-Paul II dans sa première encyclique – Dieu s'est révélé pleinement à l'humanité et s'est définitivement rendu proche d'elle (...)[8].»

Face à une telle «déclaration» d'Amour, pourquoi toujours encore tant de doutes, tant d'incroyance, tant de refus de l'existence de Dieu? V. Messori demande: Dieu, «pourquoi ne se révèle-t-il pas plus clairement?» (p. 71) – Avec la plus grande sollicitude, le Saint-Père se penche sur la question; il en met en évidence le contexte philosophique, biblique, et – avant de répondre – formule encore une fois la question élargie du fait de ce contexte: «*Dieu pouvait-Il aller plus loin dans sa condescendance, dans son "approche" de l'homme* et des capacités de connaissance qu'a celui-ci? En vérité, *Il semble être allé aussi loin qu'il était possible. Il n'aurait pas pu aller plus loin.* En un certain sens, Dieu est même allé trop loin! Le Christ n'est-il pas devenu "scandale pour les Juifs et folie pour les païens" (*1 Co* 1, 23)? Justement parce qu'Il appelait Dieu son Père, parce qu'Il le révélait si ouvertement en soi, ceci ne pouvait que paraître excessif... L'homme s'est révélé incapable de tolérer cette proximité; c'est ainsi que sont apparues les contestations. *Cette immense contestation (...) c'est d'abord la Synagogue* (...)» (p. 76).

Où était la cause de la contestation? Jésus de Nazareth proclamait-Il la vérité d'un autre dieu, ou d'autres dieux? – Interrogé par un scribe sur le

[8] Cf. *Redemptor Hominis,* 11.

plus grand, le premier commandement, Il répond: *«Ecoute, Israël! Le Seigneur notre Dieu est l'unique Seigneur»* (*Mc* 12, 29)[9]. Dédaignait-Il la Loi ou les Prophètes? – Dans le Sermon sur la Montagne, Il déclare expressément: «N'allez pas croire que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes: je ne suis pas venu abolir, mais accomplir» (*Mt* 5, 17).

La Nouvelle Alliance – dans le Sang de l'Agneau crucifié – abolissait-elle donc l'Ancienne? Ecoutons saint Paul s'adressant aux Romains: *«Dieu aurait-il rejeté son peuple?* Certes non! (...) Dieu n'a pas rejeté le peuple, que d'avance, il a discerné. (...) Car les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance» (*Rm* 11, 1-2, 29).

Et pourtant, rappelons le texte du Saint-Père déjà cité: «(...) une profonde déchirure s'est introduite au cœur même de la grande tradition monothéiste» (p. 34).

Et cette déchirure e s t! Elle est là depuis «la plénitude des temps» («temps qui sont les derniers») où Dieu a parlé par le Fils – «signe en butte à la contradiction» (*Lc* 2, 34).

Jetons maintenant un regard sur Pierre lui-même. Nous connaissons sa profession de foi faite à Jésus près de Césarée de Philippe. Jésus lui a alors répondu: «Tu es heureux, Simon fils de Jonas, car cette révélation t'est venue, non de la chair et du sang, mais de mon Père qui est dans les cieux» (*Mt* 16, 17). «Pierre a prononcé ces mots – écrit le Saint-Père – sous l'inspiration de l'Esprit Saint» (p. 30). Et c'est sous l'inspiration de l'Esprit Saint que l'Eglise continue à prononcer ces mots. Outre ces paroles proférées sous l'inspiration du Saint-Esprit, Pierre a dit bien des mots qui devaient lui valoir des remontrances du Christ, mais non pas le rejet. «Le Christ n'a pas rejeté Pierre. Il a apprécié sa confession de foi près de Césarée de Philippe, et, par la puissance du Saint-Esprit, Il l'a conduit, à travers sa propre Passion, à dépasser son reniement» (p. 31). Le Christ a donc pu faire confiance à Pierre, a pu s'appuyer sur lui. «En effet, *la suite ne dépendait plus seulement de Pierre* et de ses simples forces humaines; tout reposait désormais sur l'Esprit Saint promis par le Christ à celui qui devrait le représenter sur terre» (p. 31). Il en est de même des autres Apôtres: tout cela est arrivé grâce à l'action de l'Esprit Saint. «L'essentiel est ce qui résulte de la mort et de la Résurrection du Christ. L'essentiel est ce qui provient de la puissance de l'Esprit Saint» (p. 32). En fin de compte donc, Pierre – par la puissance du Saint-Esprit – persiste dans sa foi jusqu'au bout. «C'est ainsi – explique le Saint-Père – qu'il (Pierre, nom masculin) est devenu à son tour la "pierre" inébranlable, même si en tant qu'homme il n'était peut-être que sable mouvant. *C'est le Christ Lui-même qui est la pierre,* et le Christ bâtit son Eglise sur

[9] Saint Marc met ici dans la bouche du Seigneur Jésus les paroles du *Deutéronome* (6, 4), confession fondamentale du monothéisme, que jusqu'à aujourd'hui chaque Juif pieux récite dans sa prière: *Shema Israël Adonaï Eloheinu Adonaï Ekhad.*

Pierre. Sur Pierre, Paul et les autres Apôtres. *L'Eglise est apostolique par la puissance du Christ*» (pp. 32-33). A travers des siècles, cette Eglise confesse: «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.» Et cette Révélation, souligne le Saint-Père, «est *définitive*. On ne peut que l'accepter ou la rejeter» (p. 33).

Nous croyons ainsi nous approcher en quelque sorte du «lieu» qui doit nous faire voir ce que le Pape appelle *une profonde déchirure* au cœur de la tradition monothéiste.

Selon le Saint-Père, «Pierre n'a pas eu peur de Dieu fait homme. *Alors qu'il a eu peur pour le Fils de Dieu en tant qu'homme*» (p. 30). Pierre a confessé à Jésus: «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant» (*Mt* 16, 16). Mais entendant Jésus dire «qu'il lui fallait s'en aller à Jérusalem, y souffrir beaucoup de la part des anciens, des grands prêtres et des scribes, être tué» (*Mt* 16, 21), Pierre a dû sentir peser sur son cœur l'effroi et le doute. Jésus a dit aussi que le troisième jour Il ressusciterait (*Mt* 16, 21), mais Pierre, probablement, ne l'a plus entendu ou, peut-être, n'a pas bien compris ce que voulait dire *résurrection*; ce qu'il a bien perçu et compris, c'est ce que Jésus avait dit sur la souffrance et la mort du Fils de Dieu en tant qu'homme, et c'est cela qui l'a fait frémir, c'est cela qu'il n'a pas su accepter! Il prend Jésus à part et se met à Le réprimander: «Dieu t'en préserve, Seigneur! Non, cela ne t'arrivera point!» (*Mt* 16, 22). Pierre a eu ici des difficultés et le Saint-Père explique leur origine: «Il croyait au Fils de Dieu, mais il n'arrivait pas à accepter que ce Fils de Dieu – en tant qu'homme – fût flagellé, couronné d'épines et qu'Il dût mourir sur une Croix» (p. 33).

A la lumière de ce qui a été dit, les difficultés de Pierre semblent compréhensibles. Né dans la religion d'Israël, il devait lui-même vivre cette *profonde déchirure*. Celle-ci consistait, essentiellement, dans le passage *de la foi de Jésus à la foi en Jésus.* Le Saint-Père écrit: «Dieu est le juste Juge qui récompense le bien et punit le mal. ***Il est en effet le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Moïse. Il est aussi le Dieu du Christ, qui est son Fils.*** *Et ce Dieu est Amour avant tout.* Non seulement Miséricorde, mais Amour. ***Il n'est pas seulement le père du fils prodigue, mais aussi le Père qui "a donné son Fils unique,*** pour que l'homme ne périsse pas, mais obtienne la vie éternelle" (*Jn* 3, 16)» (p. 271; c'est moi qui souligne). Il fallait accepter et croire que justement Dieu – mais oui! – a aimé, comme le Fils l'a montré! Que Dieu est «Amour qui se donne et qui permet qu'on Le voie, qu'on L'entende, qu'on L'imite comme homme, qu'on Le ligote, qu'on Le gifle et qu'on Le crucifie» (p. 34).

Entre la foi de Jésus et la foi en Jésus, il y a *cette profonde déchirure,* mais – et cela paraît important – *il n'y a pas de rupture avec les racines.* La foi en Jésus non seulement ne détache pas du tout le patrimoine de la foi d'Abraham, mais, au contraire, le suppose tout entier. Sans ce patrimoine, elle devient incompréhensible.

C'est ici précisément que la contestation de la Synagogue a germé! Cependant, dit le Saint-Père, «une telle position peut-elle nous surprendre, alors que nous connaissons les difficultés éprouvées par Pierre lui-même? (...) Doit-on s'étonner que même ceux qui croient en un Dieu unique, dont Abraham fut le témoin, éprouvent des difficultés à accepter la foi en un Dieu crucifié? Ils pensent que Dieu ne peut être que puissant et superbe, absolument transcendant et beau dans sa puissance, saint et inaccessible pour l'homme. Dieu ne peut être qu'ainsi. Il ne peut alors pas être Père et Fils et Saint-Esprit» (pp. 33-34).

Grandes et importantes paroles de Pierre de notre temps dont il résulte sans équivoque que la conviction de la Synagogue doit être respectée!

Les Apôtres, avec Pierre, ensuite Paul, puis de *très nombreux coreligionnaires de Jésus ont cru en Jésus.* Ce choix a-t-il été facile: pour Pierre lui-même, pour ses Successeurs, pour chacun de nous enfin, consciemment prononçant *Credo in unum Deum... et en Jésus-Christ...?* Le Saint-Père précise avant tout ce que veut dire choix: «Tout choix implique une initiative de la part de l'homme. Pourtant, le Christ dit: "Cette révélation t'est venue non de la chair et du sang, mais de mon Père" (*Mt* 16, 17). ***Un tel choix n'est donc pas seulement une initiative de l'homme; il est aussi*** *une action de Dieu* ***qui agit dans l'homme et qui se révèle.*** C'est en vertu d'une telle action de Dieu que l'homme peut répéter: "Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant" (*Mt* 16, 16) et qu'il peut ensuite proclamer le *Credo* dans sa totalité, fondé qu'il est sur l'insurpassable logique de la Révélation» (p. 35; c'est moi qui souligne).

En un mot: la foi est aussi, sinon avant tout, grâce, don. Sans Dieu, impossible d'approcher de Dieu! Si tu as donc la grâce de la foi en Jésus, ne t'enorgueillis pas, ne fais pas l'important, car tu n'as pas tiré la foi de ta raison, de tes capacités du corps et du sang. Les systèmes que l'homme «crée sont toujours imparfaits, et d'autant plus imparfaits qu'il est sûr de lui» (p. 28). C'est pourtant cela que l'homme oublie souvent (ou préfère oublier). Ce qui plus est, en s'efforçant de s'approcher par sa raison des mystères de la foi, il les ajuste à sa propre dimension.

Si tous ceux qui n'ont pas cru en Jésus avaient respecté le mystère de ceux qui ont cru! Au début, on pouvait même s'imaginer un tel développement des choses. Au départ, on a même suivi Gamaliel, qui disait au Conseil du Sanhédrin: «"(...) ne vous occupez pas de ces gens-là, laissez-les. Car si leur propos ou leur œuvre vient des hommes, elle se détruira d'elle-même; mais si vraiment elle vient de Dieu, vous n'arriverez pas à les détruire. Ne risquez pas de vous trouver en guerre contre Dieu." On a adopté son avis» (*Ac* 5, 38-39). Il n'en était ainsi, malheureusement, qu'au commencement. De l'antipathie naît la méfiance, la méfiance devient hostilité; le sang, celui de saint Etienne, finit par

couler (*Ac* 7, 55-60). Puis, celui de Jacques, le frère du Seigneur (*Ga* 1, 19), premier évêque de Jérusalem[10].

* * *

La profonde déchirure – marquée par la croix du Fils de Dieu: c'est ainsi que Dieu a aimé! – devenait au fur et à mesure des années *une déchirure* de plus en plus *douloureuse.* Jusqu'à l'époque de Constantin (édit de tolérance), les disciples de Jésus-Christ (chrétiens) étaient l'objet d'attaques et de persécutions, aussi de la part de la Synagogue, mais depuis le milieu du IVe siècle perce dans la chrétienté un antijudaïsme prononcé. C'est à ce moment que commence du côté chrétien, à l'endroit des Juifs, ce que Jules Isaac appelle *enseignement du mépris* et *système d'avilissement*[11]. Représentant volontiers la Synagogue les yeux bandés (elle n'a pas reconnu Jésus-Christ), les chrétiens sont «tombés malades» d'une sorte de sélectivité auditive: entendant parfaitement le cri des Juifs «Que son sang soit sur nous et sur nos enfants» (*Mt* 27, 25), ils demeuraient sourds aux paroles du Christ lancées de la croix: «Père, pardonne-leur: ils ne savent ce qu'ils font» (*Lc* 23, 34); ils demeuraient sourds à ce que, après la Résurrection, Jésus disait aux disciples en route vers Emmaüs[12]; enfin, ils n'ont pas su entendre Pierre prenant la parole le jour de la Pentecôte[13]. Avec une telle «sélectivité auditive», ce n'est plus le péché des hommes, mais les Juifs qui font figure de responsables de la mort de Jésus[14]. La division presque disjonctive entre Juifs et chrétiens se dessine de plus en plus nettement[15]. Apparaît la théorie de substitution

[10] Cf. FLAVIUS JOSÈPHE, *Antiquitates Judaicae,* 20, 9, 1, qui note: «Annos (Anne) (...) convoqua le Sanhédrin et mit en état d'accusation Jacques, le frère de Jésus dit le Christ, ainsi que plusieurs autres. Il les accusa d'avoir enfreint la Loi et les condamna à la lapidation. Mais des notables de la ville et des gardiens zélés de la Loi s'en offusquèrent.» (Trad. française à partir de la trad. polonaise de J. RADOŻYCKI, *Dawne dzieje Izraela,* Poznań 1979, p. 956).

[11] Voir: J. ISAAC, *Genèse de l'antisémitisme,* Paris 1956, pp. 156 ss,: F. LOVSKY, *L'antisémitisme chrétien,* Paris 1970.

[12] «O cœurs sans intelligence, lents à croire tout ce qu'ont annoncé les Prophètes! Ne fallait-il pas que le Christ endurât ces souffrances pour entrer dans sa gloire?» (*Lc* 24, 25-26).

[13] «Hommes d'Israël, écoutez (...), Jésus le Nazôréen, cet homme que Dieu a accrédité auprès de vous par les miracles (...), cet *homme qui avait été livré selon le dessein bien arrêté et la prescience de Dieu,* vous l'avez pris et fait mourir en le clouant à la croix par la main des impies, (...) Cependant, frères, je sais que c'est par ignorance que vous avez agi, ainsi d'ailleurs que vos chefs» (*Ac* 2, 22-23; 3, 17).

[14] Evidemment, d'un point de vue théologique, on a là une interprétation absolument inepte! Selon les paroles du Saint-Père, «Si l'agonie de Dieu sur la Croix n'avait pas eu lieu, la vérité que Dieu est Amour serait restée suspendue dans le vide. (...) Ce qui est arrivé sur le Golgotha est un fait historique. Mais il n'est pas limité dans l'espace et dans le temps. Il remonte dans le passé jusqu'à l'origine du monde et il ouvre l'avenir jusqu'à la fin de l'Histoire» (pp. 113, 115).

[15] La division, qui par la force d'inertie continue à se maintenir, défigure complètement l'état de choses réel, tout en étant, par ailleurs, une survivance de la douloureuse histoire. Jésus -Christ, Sa Mère et tous Ses disciples ont été des Juifs; l'Eglise naissante – celle du Cénacle, lors de la Cène, et celle de la Pentecôte – était constituée exclusivement par des Juifs pieux; au cours des siècles beaucoup de Juifs confessaient et confessent leur foi en Jésus (l'auteur de ces lignes est de leur nombre).

Cf. F. LOVSKY, *Le Royaume divisé: Juifs et chrétiens,* Paris 1987.

selon laquelle le christianisme devait en fin de compte remplacer le judaïsme: Israël, dans cette optique, devrait être rejeté et sa place devrait revenir au monde païen, qui – ayant accepté Jésus – serait devenu le nouvel Israël.

A l'antijudaïsme essentiellement (mais pas exclusivement) religieux, le Siècle des Lumières ajoutera des éléments de judéophobie à base politique et économique. Enfin, le racisme du XIXe siècle, en fait négation totale du christianisme – *coronat opus!* Le racisme fera entendre ses *tutti* pendant la Deuxième Guerre mondiale: *Endlösung der Judenfrage...*

Hors de doute est le fait que le *Judenhass* du national-socialisme raciste a été une négation totale de ce que Jésus enseignait, de ce qu'Il a dit à Pierre (cf. *Mt* 16, 17). La chair et le sang sont, dans la doctrine hitlérienne, le dernier critère de la haine à l'égard du Juif. Celui-ci ne pouvait même plus être ennemi: ennemi religieux, politique, national, culturel, économique... Il n'avait pas le droit d'être, tout simplement!

On ne saurait cependant oublier que le *Judenhass* est plus ancien que le national-socialisme. Les ghettos de Varsovie occupée, de Lódź, de Wilno ont été pour ainsi dire des *Diplomarbeiten,* certainement pas écrits dans des universités chrétiennes, mais dans la riche bibliographie de la matière il n'est pas difficile de trouver nombre d'auteurs chrétiens[16]. L'enseignement du mépris, à travers les siècles, ainsi que le système d'humiliation des Juifs n'ont pas manqué de produire des fruits «extraordinaires».

Comment cela a-t-il pu se produire? Comment l'Holocauste a-t-il été possible dans l'Europe chrétienne?

«(...) ce n'est pas toi qui portes la racine, c'est la racine qui te porte» (*Rm* 11, 18). Or, cette vérité rappelée aux Romains par saint Paul, il y a des siècles, est tombée dans l'oubli. **La Nouvelle Alliance peut-elle vraiment être Nouvelle en détruisant la racine?**

Envisageons la valeur des racines d'un autre côté encore. Est-ce que l'attitude des chrétiens à l'égard du judaïsme a eu une influence sur la division au sein du christianisme lui-même?

Il est légitime de penser que oui. En tout cas, je crois déceler une suggestion allant dans ce sens lorsque le Saint-Père constate: «Je pense ici (...) aux camps de concentration et d'extermination... Paradoxalement, il est possible que ces horreurs aient contribué à une prise de conscience de l'urgence œcuménique parmi les chrétiens divisés. L'extermination des Juifs a pu jouer un rôle particulier, et ***conduire l'Eglise et le christianisme à repenser le lien entre l'Ancienne et la Nouvelle Alliance.*** Du côté catholique, le Concile Vatican II s'est exprimé sur ce sujet dans la déclaration *Nostra Aetate;* il a contribué à faire mûrir la conscience du fait que les fils d'Israël sont nos "frères aînés", grâce au dialogue,

[16] Cf. Frère JOHANAN, *Juifs et chrétiens d'hier à demain,* Paris 1990, pp. 21-64.

notamment dans le cadre œcuménique. Dans l'Eglise catholique, l'animateur de ce dialogue avec les Juifs est le Conseil pour la promotion de l'Unité des Chrétiens, qui a en même temps pour mission de promouvoir le dialogue entre les différentes communautés chrétiennes» (pp. 224-225; c'est moi qui souligne).

Cette citation, quelque peu longue, a pour but de rappeler et de confirmer ce qui a été évoqué au commencement de cet essai. La conscience du patrimoine, *des racines,* est importante pour l'identité même de l'Eglise. Cette conscience n'a pas toujours été également intense. Et l'Eglise s'en rend parfaitement compte dans le document dont fait état le Saint-Père, à savoir *Nostra Aetate: «L'Eglise* qui réprouve toutes les persécutions contre tous les hommes, quels qu'ils soient, *ne pouvant oublier le patrimoine qu'elle a en commun avec les Juifs,* et poussée, non pas par des motifs politiques, mais par la charité religieuse de l'Evangile, *déplore les haines, les persécutions et toutes les manifestations d'antisémitisme, qui, quels que soient leur époque et leurs auteurs, ont été dirigées contre les Juifs*» (n° 4; les italiques sont de moi).

Ce texte du document conciliaire est moins (et non seulement) l'expression de la compassion que – croyons-nous – avant tout l'expression du repentir: l'Eglise déplore – *Ecclesia deplorat!*

Répétons à la suite du Pape: le Concile «a contribué à faire mûrir la conscience du fait que les fils d'Israël sont nos "frères aînés"» (p. 225). Vatican II seulement a radicalement changé l'attitude de l'Eglise à l'égard des Juifs.

* * *

La barque de l'Eglise, secouée par divers «ouragans», navigue à travers les siècles. La *Shoah* a-t-elle été pour l'Eglise justement un tel «ouragan»? Très certainement. La question de Jésus: «Où est votre foi?» (cf. *Lc* 8, 22-25) – à la lumière de l'extermination des Juifs – est devenue plus audible[17]. *«Les terribles persécutions,* dont les Juifs furent victimes dans différentes époques de l'histoire, *ont finalement ouvert les yeux de beaucoup d'hommes et fait tressaillir les cœurs»* – voici les paroles de Jean-Paul II[18].

Heureusement, à côté des «ouragans» qui semblent devoir faire couler la barque de l'Eglise, il y a aussi des vents propices, qui permettent de cingler vers le port. Un tel *fort coup de vent* (*Ac* 2, 2), qui met sur la

[17] Voir par exemple: Ch. JOURNET, *Destinées d'Israël,* Paris 1945; H. DE LUBAC, *Résistance chrétienne à l'antisémitisme. Souvenirs 1940-1944,* Paris 1988.

[18] Fragment de l'allocution de Jean-Paul II prononcée à Rome, le 6 mars 1982, aux participants de la Réunion des Délégués de Commissions Nationales des Conférences d'Episcopats pour le dialogue et la coopération avec les Juifs et le judaïsme. Les italiques sont de moi.

bonne voie, est le souffle de l'Esprit Saint se réalisant dans l'histoire de l'Eglise à travers les réalités des Conciles. Le Concile Vatican II a précisément été un tel souffle de l'Esprit Saint. Avec la puissance de cet Esprit, Pierre de notre temps nous affermit dans notre foi.

Des «hasards» divins ont fait que le jeune évêque Karol Wojtyla, participant au Concile, a été nommé archevêque métropolitain de Cracovie[19]. Des «hasards» divins également ont fait que, quand le temps fut venu de tirer des conclusions de l'Holocauste, celles aussi auxquelles est parvenu le Concile Vatican II, le père du Concile mentionné tout à l'heure – archevêque de Cracovie, ancien siège royal, *ville située «à quelques pas» d'Auschwitz* – a été élu successeur de Pierre de Capharnaüm.

Jean-Paul II affermit dans la foi par la force de l'Esprit Saint, Esprit qui au temps du Concile montre à l'Eglise la voie à prendre. Le Pape constate: «L'intervention de l'Esprit Saint conduit toujours à une découverte plus profonde du Mystère éternel, en même temps qu'elle montre la route à suivre à ceux qui ont reçu la mission d'actualiser ce mystère dans le monde contemporain. Que tous ces hommes aient été rassemblés par l'Esprit Saint, que pendant le Concile ils aient formé une seule communauté où l'on s'écoute, où l'on prie, on pense, où on crée ensemble, sont autant d'événements qui revêtent une importance fondamentale pour l'évangélisation. La "nouvelle évangélisation" a sa source dans Vatican II, le Concile marque indiscutablement le début d'une ère nouvelle dans l'histoire de l'humanité, et aussi dans l'histoire de l'Eglise» (p. 238).

La boucle est ainsi bouclée. La présence de la thématique juive dans la réflexion du Souverain Pontife, suscitée par diverses questions de Messori, se trouve ainsi – aimerais-je espérer – expliquée.

Elle résulte du besoin d'une *nouvelle évangélisation.* Il n'y a pas de «nouvel» Evangile; ce n'est que le fait que «la Nouvelle Alliance trouve ses racines dans la première» (p. 161). Trouve, retrouve!

En nous affermissant dans la foi – par la puissance de l'Esprit Saint – Pierre de notre temps cite les paroles du dernier Concile (*Nostra Aetate,* n° 4): «L'Eglise du Christ, en effet, reconnaît que les prémices de sa foi et de son élection se trouvent, selon le mystère divin du salut, dans les patriarches, Moïse et les prophètes. (...) *C'est pourquoi l'Eglise ne peut oublier* qu'elle a reçu la révélation de l'Ancien Testament par l'intermédiaire de ce peuple avec lequel Dieu, dans sa miséricorde indicible, a daigné conclure l'Antique Alliance, et qu'elle se nourrit de la racine de l'olivier franc sur lequel ont été greffés les rameaux de l'olivier sauvage que sont les Gentils. (...) Du fait d'un *si grand patrimoine spirituel, commun aux chrétiens et aux Juifs,* le Concile veut encourager et

[19] Le Saint-Père écrit: «J'ai commencé à participer au Concile alors que je n'étais qu'un jeune évêque. Je me rappelle que ma place était située près de l'entrée de la basilique Saint-Pierre. A partir de la troisième session, lorsque j'ai été nommé archevêque de Cracovie, je me suis un peu rapproché de l'autel...» (p. 236).

recommander entre eux la connaissance et l'estime mutuelles (...)» (p. 157; les italiques sont de moi).

Comment ne pas s'écrier avec saint Paul: «O abîme de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu! Que ses décrets sont insondables et ses voies incompréhensibles!» (*Rm* 11, 33). Ce sont uniquement les «hasards» divins, «insondables et incompréhensibles», qui ont fait que justement ce que «le Concile veut encourager et recommander» par sa déclaration *Nostra Aetate,* avait été dans la vie de Jean-Paul II une expérience personnelle depuis les premières années de sa vie dans la ville natale (p. 158). Ce n'est que dans un tel contexte, dans son plein éclairage, que l'on peut comprendre la réponse du Saint-Père à la question: *Le peuple juif peut-il se reconnaître dans la Nouvelle Alliance?* (p. 155), mentionnée au commencement. Mais ce n'est pas uniquement – et pas surtout – le pays de l'enfance.

On est là en présence d'un dessein de Dieu: deux garçons de la même classe, un Polonais et un Juif, se sont connus, se sont respectés, sont devenus camarades. A l'endroit même de la *profonde déchirure,* bâillant au cœur de la grande tradition monothéiste, s'est planté Jésus-Christ – Signe de contradiction face à toute haine; Signe de contradiction jusqu'à la mort sur la croix: c'est ainsi que Dieu aime! Et si Jésus de Nazareth va réparer, accomplir – c'est pour «accomplir», réparer, qu'Il est venu (*Mt* 5, 17) – la *profonde déchirure*, il n'est pas possible d'oublier les *racines.* On ne peut pas alors regarder la synagogue avec mépris, vu que Jésus lui-même la fréquentait. Il appert ainsi que ceux qui sont à la synagogue et ceux qui sont à l'église prient le même Dieu; plus encore: leurs prières proviennent des mêmes sources. Il en était ainsi à l'église et à la synagogue de Wadowice. Il en était ainsi dans les églises et dans les synagogues de Cracovie, de Varsovie, de Lódź, de Lvov, de Wilno, de Świeciany, de Zloczów, de Zbaraż, de Berditchev, de Drogobytch, de Kock, de Góra Kalwaria, de Kozienice, d'Izbica, etc., etc., etc... «Bien qu'on n'utilisât pas la même langue, les prières à la synagogue et à l'église se fondaient en grande partie sur les mêmes textes» (p. 158).

Combien ont été les chrétiens qui s'en rendaient compte lorsque brûlaient les synagogues? Combien sont-ils aujourd'hui à se pénétrer du fait que «les prières à la synagogue et à l'église se fondaient en grande partie sur les mêmes textes»...?

Il faut rappeler une fois encore les paroles du Pape déjà citées: le Concile «a contribué à faire mûrir la conscience du fait que les fils d'Israël sont nos "frères aînés"». Mais plus tôt, et ceci a été le point critique décisif, on avait pris la décision d'élaborer la déclaration conciliaire *Nostra Aetate*. Cependant, «derrière la déclaration du Concile, il y a l'expérience de nombreuses personnes (...). Il y a aussi *mon expérience personnelle* – dit le Pape venu de Pologne – depuis mes plus jeunes années dans ma ville natale» (p. 158). «Depuis mon élection au siège de

Pierre, je ne conserve de mon passé que ce qui est profondément enraciné dans ma vie» (p. 160).

C'est justement à la lumière de ce profond enracinement, enracinement par Jésus, que l'on peut le mieux comprendre la lettre écrite par Jean-Paul II à l'occasion de l'inauguration d'une plaque commémorative sur l'emplacement de la *synagogue de Wadowice,* lettre communiquée par Jerzy Kluger, camarade d'école de Karol Wojtyla[20]. «Ce pèlerinage fut très dur pour lui – constate le Pape (p. 159). Toute sa famille était restée dans la petite ville et avait péri à Auschwitz. Quand il est allé à Wadowice pour l'inauguration de la plaque à la mémoire de la synagogue locale, c'était la première fois qu'il y revenait, cinquante ans plus tard...[21].»

Et enfin un événement que le Saint-Père qualifie d'«expérience tout à fait exceptionnelle», à savoir la «visite à la synagogue de Rome» (p. 160), le 13 avril 1986. C'est alors qu'il a proféré ces mots: «La religion juive n'est pas pour la nôtre une réalité extérieure, mais, au contraire, quelque chose d'intérieur. L'attitude à l'égard d'elle diffère de celle à l'égard de n'importe quelle religion. *Vous êtes nos frères bien-aimés* et – peut-on dire – *nos frères aînés*[22].» Se souvenant de ces moments, le Saint-Père constate: «Il m'a été donné, pendant cette mémorable visite, de désigner les Juifs comme "nos frères aînés dans la foi". Ce que j'ai dit là n'a fait que résumer ce qu'a dit le Concile et ces paroles reflètent une ***conviction profonde de l'Eglise***» (p. 160; c'est moi qui souligne). Lui a été donné – le 13 avril 1986 – à Pierre de notre temps! Mais le Seigneur l'a préparé à cette visite bien plus tôt, depuis sa prime jeunesse à Wadowice.

André Frossard, sans doute témoin oculaire de cette visite, l'a décrite non sans regarder l'avenir: «Le grand rabbin et le pape occupaient ce jour-là deux fauteuils placés en biais. On dirait deux vaisseaux se préparant à entrer dans le même port[23].» Dieu seul sait quand les «deux vaisseaux» y entreront. «La Nouvelle Alliance trouve ses racines dans la première. Quand le peuple de l'Ancienne Alliance pourra-t-il se reconnaître dans l'Alliance Nouvelle? La réponse appartient à l'Esprit Saint. Nous

[20] Voir: G.F. SVIDERCOSCHI, *Lettera a un amico ebreo,* Milano 1993. Le 21 juin 1995, Shmuel Hadas, ambassadeur d'Israël auprès du Saint-Siège, accompagné de Jerzy (Georges) Kluger et de l'auteur de ce livre, a remis au Saint-Père le premier exemplaire de la traduction en hébreu.

[21] Il serait utile d'attirer l'attention, à cette occasion, sur le fait que le reproche d'antipolonisme fait aux Juifs peut être extrêmement injuste; reproche fait aux Juifs qui ont vécu en Pologne l'enfer de la guerre et qui, après cette guerre, à différents moments et dans des circonstances diverses, ont quitté ce pays. Au lieu de nous indigner à cause de leurs mauvais souvenirs, suivons le Pape qui souffre avec ceux qui souffrent: «Ce pèlerinage fut très dur pour lui...»

[22] Trad. française à partir de la trad. polonaise – voir: *Żydzi i Judaizm w dokumentach Kościola i nauczaniu Jana Pawla II (1965-1989),* Warszawa 1990, p. 165. Les italiques sont de moi.

[23] C'est un fragment de la dernière interview accordée par A. Frossard au début de décembre 1994 à la revue *La Vie.*

autres hommes devons seulement essayer de ne pas enrayer son cheminement» (p. 161). *Essayons au moins de ne pas enrayer (!),* nous souvenant des paroles du Prophète: «(...) vos pensées ne sont pas mes pensées, et mes voies ne sont pas vos voies (...)» (*Is* 55, 8).

* * *

Nous tâcherons sûrement *de ne pas enrayer* et nous ne nous tromperons pas de route si nous tenons à l'esprit le fait que l'Eglise est d'abord et avant tout c h r i s t o c e n t r i q u e. Le Saint-Père écrit: «(...) le Concile est loin de proclamer un quelconque "ecclésiocentrisme". L'enseignement conciliaire est *christocentrique* à tous les niveaux, et en conséquence, il est profondément enraciné dans le mystère trinitaire. Au cœur de l'Eglise, on trouve toujours le Christ et son sacrifice. (...) Dans le Christ, l'Eglise est catholique» (p. 211). N'oublions donc pas que toute action de l'Eglise n'est catholique que dans le Christ, car c'est Lui le *Redemptor Hominis,* Rédempteur de l'homme, de tout homme!

Une remarque encore. J'ai dit au début que celui qui répond aux questions inquiétant l'équipage de la barque est un de nous, bien que quelqu'un de particulier, chargé du ministère pastoral de Pierre, nous affermissant donc dans la foi, et ce, par la volonté du Christ Lui-même.

Est-ce que nous l'écoutons vraiment? Les scolastiques déjà ont remarqué que *quidquid recipitur, recipitur ad modum recipientis*[24].

C'est un truisme et il n'y a rien d'inconvenant, à moins que nous ne changions rien à, ou, pis encore, n'altérions, ce que nous entendons réellement. J'espère avoir fidèlement déchiffré l'enseignement de Pierre de notre temps: L'**antisémitisme** est **antichrétien** en tout cas; certainement, il est **anticatholique!**

Où que ce soit donc – dans la réalité de l'Eglise catholique – il y a encore de l'antisémitisme; quelle que soit sa forme, il est une survivance d'époques révolues, une «infection» qu'il faut patiemment (ces époques révolues ont été longues), mais résolument (l'infection n'a point cessé d'être dangereuse) guérir!!!

«Auschwitz – écrit le Pape – ne cesse d'être une mise en garde toujours d'actualité, qui nous interdit d'oublier que *l'antisémitisme est un horrible péché contre l'humanité,* et que *toute espèce de racisme conduit inévitablement à l'écrasement de l'homme*» (p. 159; les italiques sont de moi).

Romuald Jakub WEKSLER-WASZKINEL

(Traduction par Alfons Pilorz)

[24] «Tout ce qui est reçu est reçu selon le mode de celui qui reçoit.»

Lettres inédites de l'abbé Journet au Père Garrigou-Lagrange

Nous publions ici quatre lettres inédites de Charles Journet au Père Garrigou-Lagrange, O.P. (1877-1964), professeur à l'Angelicum à Rome. Maritain et Journet le considèrent comme un maître. C'est lui notamment qui prêche les fameuses retraites de Meudon.

La première de ces lettres, datée du 5 juillet 1932, est un billet concernant la retraite que le Père Garrigou-Lagrange prêchait chaque été aux Allinges.

Les trois autres, qui sont d'un très grand intérêt historique et doctrinal, sont plus tardives. Elles ne sont pas datées avec précision. Nous avons essayé de les situer à partir de la *Correspondance* Journet-Maritain, dont le tome II, de prochaine publication, couvre les années cruciales qui précèdent la seconde guerre mondiale (1936-1939).

A la suite de la condamnation de *L'Action Française*, en 1926, Maritain publie, sur la demande de Pie XI, *Primauté du spirituel* (1927), puis, en collaboration, *Pourquoi Rome a parlé*, suivi, en 1929, de *Clairvoyance de Rome*. Il s'agissait d'apporter de la lumière à des esprits désorientés. La prise de position, claire et réfléchie, du philosophe lui vaudra des hostilités et des méfiances tenaces et des attaques perfides.

Cependant la philosophie politique est loin d'accaparer toute la réflexion de Maritain. Celui-ci publie en 1933 un petit volume *De la philosophie chrétienne* et, en 1935, *Science et sagesse, suivi d'éclaircissements sur la philosophie morale*. Ses positions donneront lieu à un débat entre disciples de saint Thomas. Le Père Ramirez, O.P., Professeur à Fribourg, devait exprimer son désaccord sur un ton particulièrement offensant. Sur les problèmes relatifs aux rapports entre foi et philosophie, le Père Garrigou-Lagrange donnera son approbation à Maritain.

Il n'en va pas de même pour ce qui touche les options politiques. L'incompréhension ira s'aggravant progressivement, jusqu'à l'opposition déclarée à propos de la guerre d'Espagne, puis du régime de Vichy. Mais il semble qu'au début le Père Garrigou-Lagrange se soit proposé de défendre le philosophe auprès de certaines personnalités influentes de la Curie romaine.

Un climat d'extrême tension marque ces années dramatiques. La France n'est pas épargnée. On craint la guerre civile. Rappelons quelques repères.

1935. Maritain rédige un manifeste «Pour la justice et pour la paix» à propos de la guerre d'Ethiopie.

Le 1er novembre paraît le premier numéro de *Vendredi*, hebdomadaire fondé par Jean Guéhenno et André Chamson, intellectuels de gauche désireux de créer une large plate-forme de dialogue. Le journal n'est rattaché à aucun parti et entend s'en tenir au plan des idées. Sollicité, Maritain, qui par ailleurs affirme son indépendance, accepte de donner un article: «Humanisme et héroïsme». L'hostilité des milieux d'*Action Française* trouve là un prétexte pour de nouvelles attaques. Maritain expliquait les motifs de sa décision dans sa *Lettre sur l'Indépendance*, publiée le 1er décembre. Elle ne suffira pas à faire taire les adversaires.

En juin-juillet 1936, la *Revue Universelle*, dirigée par Henri Massis, publie un pamphlet de J. Desclausais contre Maritain: «Primauté de l'être: religion et politique». Le philosophe envoie pour protester une «lettre à M. le Directeur de la *Revue Universelle*»[1].

La *Revue hebdomadaire* (22 août) publie un article de L. Salleron: «M. Jacques Maritain, marxiste chrétien?», à la suite de la parution en juillet d'*Humanisme intégral*.

L'ouvrage avait eu une première version. En effet, en août 1934, J. Maritain avait donné à l'Université de Santander une série de leçons publiées l'année suivante en espagnol: *Problemas espirituales y temporales de una nueva cristianitad* (Madrid, Signo). C'est ce texte, qui, augmenté d'un chapitre et d'une annexe, est à la base d'*Humanisme intégral*.

Le 17 juillet 1936 éclate l'insurrection militaire en Espagne. Maritain est en contact avec des catholiques émigrés qui pensent que tout n'a pas été fait pour éviter la guerre civile et qu'en vertu de sa transcendance l'Eglise, certes en butte à une persécution sanglante, devait néanmoins exercer une médiation. Après le bombardement de Guernica, le philosophe rédige le manifeste *Pour le peuple basque*, 8 mai 1937. Mais surtout il écrit une longue préface au livre de son ami le Professeur Alfred Mendizabal, *Aux origines d'une tragédie, la politique espagnole de 1923 à 1936: Considérations françaises sur les choses d'Espagne*, qui est un grand texte, d'une haute inspiration évangélique. Un extrait en avait paru dans la *NRF*: *De la guerre sainte*.

La publication coïncide avec celle, le 1er juillet 1937, de la lettre collective des Evêques espagnols qui se prononcent en faveur du camp nationaliste[2].

* * *

[1] Cf. sur ces faits, Jean-Luc BARRÉ, *Jacques et Raïssa Maritain, les Mendiants du Ciel*, Paris, Stock, 1995, pp. 421-428.

[2] Cf. Michel BRESSOLETTE, «Jacques Maritain et la guerre civile en Espagne», in *Cahiers Jacques Maritain* 9, avril 1984, pp. 33-42.

Dans la *Correspondance* il est à plusieurs reprises question du Père G.-L., qui d'ailleurs écrira directement à Maritain, lequel lui répondra.

Il y a également échange de lettres entre l'abbé Journet et le Père G.-L. Jusqu'ici toutes n'ont pas été retrouvées. Les lettres 2 et 3 doivent se situer dans la première partie de l'année. Elles portent: Fribourg, jeudi, séminaire; Fribourg, Lundi Saint, Séminaire. Il est question de *Vendredi*, mais l'essentiel porte sur la notion de philosophie chrétienne et sur le débat avec le Père Ramirez sur la philosophie morale.

L'abbé Journet écrit à Raïssa le 17 janvier 1936. Il est allé à Rome, y a rencontré le Père G.-L. qu'il a trouvé influencé par des gens de droite. Il lui a expliqué la position de Jacques, qui est aussi la sienne, au sujet de *Vendredi*. Le Père semble avoir été impressionné, bien qu'il ait le lendemain repris sa première attitude. «Il garde pour nous sa sympathie et son amitié.» De retour à Fribourg, l'abbé Journet lui a écrit. Raïssa répond le 21 janvier. Elle transmet la lettre à Jacques qui se trouve à Toronto.

Le 23 mars, l'abbé Journet écrit à Raïssa pour lui communiquer un «petit bout de lettre du bon Père Garrigou-Lagrange où il est question de Jacques». La lettre du Père Garrigou-Lagrange est datée du 13 juillet: «La surcharge de travail ne m'a pas permis de répondre à votre dernière lettre; mais je m'en suis servi, et j'ai eu l'occasion de parler au Cardinal Pacelli en faveur de Jacques, dans le sens que vous désirez; je viens même de lui écrire dans le même sens.» Le Père soutiendra, contre le Père Ramirez, la conception de la philosophie morale adéquatement prise.

* * *

Puis les choses prennent une tournure dramatique. Le 11 juillet, Maritain écrit à Charles Journet une lettre pathétique, dans laquelle il lui dit son inquiétude à la suite d'une lettre du «cher Père Garrigou» qui «prend au sérieux la prose de Desclausais». «Du côté de Rome je sens de grands malentendus. C'est par l'Eglise qu'on tâche de me frapper.» Il ressent de l'appréhension à l'égard du Cardinal Pacelli. Il demande à l'abbé Journet d'écrire au Père G.-L. En annexe est jointe la lettre de ce dernier, datée du 3 juillet. Le Père fait état du mécontentement des évêques espagnols sur ce que le philosophe a dit à Santander: «On m'a prié en haut lieu de vous dire de ne pas incliner à gauche comme vous en donnez l'impression.» Maritain répond le 8 juillet: «Je n'incline pas à gauche, je ne cherche que la vérité.» D'ailleurs, en matière contingente, il y a liberté pour les chrétiens de suivre l'opinion qui leur paraît la mieux fondée. « Je mène à mes risques et périls un combat très dur sur tous les fronts. Personne ne m'aide sauf vous et l'abbé Journet.» L'abbé Journet répond le 14 juillet, de La Valsainte. Il évoque l'exemple des

saints Cyrille et Méthode, «qui ont gardé l'amour de l'Eglise alors qu'ils étaient constamment *arrêtés dans leur travail d'apostolat*, et invités à venir faire à Rome de longs séjours pour se justifier. Et il fallait chaque fois recommencer».

Il a écrit un petit mot au Père G.-L., qu'il verra fin août. Le Père Lavaud a également écrit. Lors de son passage à Rome, l'abbé Journet avait été frappé du mal fait par le passage de Massis. «On se durcit contre le communisme et l'on ne veut rien entendre d'autre.» Si l'Eglise nous demande le silence sur ces questions nous la servirons d'une autre manière. «Seulement il faut être sûr que ce soit cela qu'*elle* demande de nous.» Le même 14 juillet, Maritain écrit qu'il a reçu «une très bonne lettre du Père Garrigou-Lagrange en réponse à une première réponse».

Le fossé se creuse à propos de la guerre d'Espagne. Mgr Besson reprochait à l'abbé Journet son attitude. De fait, hormis le compte rendu de l'ouvrage de Mendizabal, *Nova et Vetera* ne publiera rien sur les choses d'Espagne, dont il est question dans la *Correspondance* tout au long de l'année 1937. C'est pour les deux amis une année de grande souffrance. Une lettre de l'abbé Journet du 15 avril transcrit des lignes du Père G.-L.: il faut suivre l'opinion des évêques espagnols.

En août, l'abbé Journet est en Pologne. Il écrit à Maritain le 28 août. Avant son départ de Suisse, il n'a eu connaissance de la lettre des évêques que par un résumé. «Cela serre le cœur.» Le 15 septembre, Maritain lui écrit: il a eu un échange de lettres pénibles avec le Père G.-L. «Je sais que les sentiments du Pape ne sont pas ceux des évêques espagnols. Leur document est un document de propagande politique, écrit à la sollicitation de Franco.» La lettre «terrible» écrite à ce sujet à ses confrères par le primat, le Cardinal Goma, en témoigne. Le 17 septembre, lettre de l'abbé Journet, expédiée du Reposoir, (les deux lettres ont dû se croiser): «Je prie autant que je puis. J'ai comme un secret pressentiment que le Pape pourrait approuver la lettre des évêques espagnols, comme il a approuvé celle de l'épiscopat belge (après l'affaire Degrelle) qui était, elle aussi, fort engagée dans le politique. Mon évêque, qui est toujours très au courant de ces sortes de choses, devait en savoir assez long quand il m'a défendu de parler ou d'écrire. Mais je ne puis repenser à cette lettre sans un serrement de cœur. On pouvait prendre le parti de Franco, si on le jugeait nécessaire, *mais pas à la manière dont ils l'ont fait*. C'est cela qui est terrible.»

Ce n'est sans doute pas avant cette date qu'a été envoyée la quatrième des lettres que nous publions.

La retraite de Meudon connaît une grande affluence de participants. L'atmosphère y est très tendue à cause des oppositions politiques. Maritain avait écrit à l'abbé Journet, le 20 septembre, de se trouver là la veille au soir: «Le Père G.-L. sera là. Il me semble que puisqu'il nous en

veut à tous les deux, mieux vaut que nous soyons tous réunis le premier soir.» En fait, le Père G.-L. durant la retraite ne saura s'abstenir de parler des choses d'Espagne. Ce fut là, comme on peut le penser, un motif de tension. Le Père ne sera pas réinvité l'année suivante.

La confusion est grande, d'autant que, pressés, le Cardinal Verdier et l'archevêque de Westminster soutiennent publiquement le Cardinal Goma. Mais, à propos de ces réponses, *L'Osservatore romano* (cité par le *Courrier de Genève* du 23 octobre) précise qu'on ne peut déclarer qu'il y a deux camps: les rouges d'un côté, et l'Eglise avec les nationaux de l'autre. L'Eglise est «pour la vie de la foi, en dehors des deux parties en armes, l'Eglise non pas comme combattant, mais comme martyre».

L'abbé Journet dit son admiration pour la *Préface* de Maritain au livre de Mendizabal (19 et 25 octobre); il consacre à l'ouvrage un compte-rendu dans *Nova et Vetera*, 1937/3. Maritain l'en remercie dans une lettre du 11 décembre, en ajoutant: «Pourvu que ce compte rendu ne vous attire pas des ennuis du côté de votre évêque! Tenez-moi au courant...»

Les questions liées à la guerre d'Espagne sont constamment présentes dans la *Correspondance* au long des années 1938 et 1939. Fréquentes sont les références au Père G.-L.

Une lettre de ce dernier à Charles Journet, du 20 février 1939, marque un nouveau seuil dans la tension. Les griefs portent aussi sur *Humanisme intégral* et sur les méditations du philosophe sur le mystère d'Israël. On peut légitimement se demander si le théologien a vraiment pris la peine d'étudier les textes qu'il critique. Il se fait l'écho de ce qu'il a entendu dire «en haut lieu», de paroles de personnalités importantes. La réponse de Charles Journet, le lendemain, est ferme et d'une grande élévation. Une lettre du Père G.-L. du 1er mars se veut plus rassurante. Mais Maritain a été profondément blessé. En témoigne sa lettre à Charles Journet du 11 mars.

J'espère qu'un jour le dossier sera étudié d'un point de vue doctrinal. Car, à la veille de la seconde guerre mondiale, le drame de l'Espagne révèle le désarroi intellectuel du monde catholique. Un vent de confusion souffle sur l'Europe. Ce qui frappe, c'est que les options de Journet et de Maritain s'appuyent sur un effort de réflexion philosophique et théologique continu, portant sur les rapports du spirituel et du temporel, sur l'inspiration évangélique en politique, sur la nature et la qualité des moyens, sur la philosophie de l'histoire. Le théologien et le philosophe n'ignorent pas le drame de l'Eglise d'Espagne persécutée, ils comprennent que certains aient pu hésiter sur la légitimité morale du soulèvement du général Franco. Ce qu'ils contestent c'est la prétention de voir dans le soulèvement une «guerre sainte» et une croisade.

Leurs critiques sont des catholiques qui, tout en s'étant soumis en 1926, sont restés attachés aux thèses de l'Action Française sur l'amoralisme politique. De là l'idée que l'Eglise doit chercher appui sur un parti, sans voir que par là elle perd sa liberté et compromet sa transcendance. On ne voit pas de ce côté un effort de réflexion équivalent à celui, considérable, de Maritain et de Journet. Ce dernier dans une conférence donnée en 1935 avait désigné le péril de son vrai nom: le totalitarisme[3]. La méprise des détracteurs est d'être restés enfermés dans le dilemme gauche-droite, sans voir que le totalitarisme était capable de revêtir des formes de droite comme de gauche.

Il y a aussi quelque chose de plus mystérieux. Charles Journet et Jacques Maritain ont beaucoup souffert. Ils ont payé d'un très haut prix leur clairvoyance. Comment ne pas penser aux épreuves que Dieu permet pour ses amis? Dans ce creuset, c'est leur amour de l'Eglise du Christ qui grandissait et se trouvait fortifié.

Père Georges COTTIER O.P.

[3] Cf. «Les communautés totalitaires», reproduit dans *Exigences chrétiennes en politique*, Saint-Maurice, Ed. Saint-Augustin, 1990, pp. 13-24.

Séminaire, 5 juillet 32

Mon bien cher Père,

Mlle Wehrlin est en train de déplacer les dates et de transporter la retraite du 1er au 4 septembre. Alors vous pouvez rester avec nous. J'aimerais tant vous revoir aux Allinges du 1er au 4 ou au 3. De là vous partiriez pour Saint-Maurice, ce n'est pas loin du tout. Et vous pourriez prêcher la principale partie de la retraite: j'ai tant besoin de vous réentendre! Je vous récrirai très prochainement pour vous dire s'il a été possible de fixer la retraite du 1er au 4.

J'ai bien reçu l'étude d'Albert le Grand avec le Sacrifice de la Messe *et je l'ai lue avec beaucoup d'intérêt.*

Je me réjouis de vous revoir et me recommande à vos bonnes prières.

Charles Journet

P.-S. Ne répondez pas à ce billet.
Je vous récrirai dans quelques jours.

Fribourg, jeudi, séminaire

Mon bien cher Père,

Je sais que vous avez écrit à Jacques au sujet des articles du «Divus Thomas» et je vous en suis si profondément reconnaissant. Ici le ton du P.R. a choqué tout le monde. J'ai lu sa réponse attentivement. Dans la plupart des cas, elle n'est que verbale.

*Il y a cependant un point qui mérite l'attention. Pour établir contre Jean de S. Thomas que dans l'homme privé de charité les vertus acquises peuvent garder le «perfectum et formale esse virtutis» et peuvent être connexes dans la prudence acquise, et que ce n'est qu'après des actes répétés qu'elles cessent d'être des vertus pour devenir de simples inclinations, il cite un texte de saint Thomas qui me paraît embarrassant, et dont je n'ai trouvé l'explication ni dans Jean de S. Thomas, ni dans les Salmanticenses. C'est le texte I-II, 73, 1, ad 2. *Comment faudrait-il le gloser?*

J'ai lu aussi votre étude sur les circonstances de la stigmatisation. J'ai aimé ce que vous y dites. Ma difficulté est que, cela étant, il est impossible que le miracle de saint Janvier soit un miracle authentique. Ne croyez-vous pas comme moi?

Il est bien douloureux de voir que l'Eglise par ses évêques s'engage à fond en Italie avec le fascisme, en Allemagne avec Hitler, comme elle s'est engagée en Espagne avec Gil Robles. Pensez-vous que la vague communiste puisse être arrêtée? Oui, si nous saurions socialement nous réformer. Mais jamais cela ne s'est vu sauf au jour où Jonas prêcha les Ninivites. Alors faudra-t-il jusqu'au dernier instant solidariser le christianisme avec le régime capitaliste?

Si vous pourriez me répondre un petit mot sur I-II, 73, 1, ad 2, je vous en aurais une bien grande reconnaissance.

Priez pour moi, mon bien aimé Père, afin que le bon Dieu me donne de devenir moins indigne d'être votre enfant.

abbé Journet

* *en marge, notation du P. G. L.*
cf. Ia-IIae, q.65. a.1. ad 1m
Il faut distinguer
1° naturalis inclinat. ad virtutem sive a natura sive et assuetud unius (?)
2° virtus acquisita sub directione prudentiae simul cum omnibus aliis (?) in statu dispositionis
3° virtus acquisita in statu virtutis

Fribourg, lundi-saint,
Séminaire

Mon bien cher et aimé Père

Merci du fond du coeur de votre bonne lettre, et de ce que vous faites pour Jacques. Je lui transmettrai vos avis, et je vous suis reconnaissant profondément de votre si grande charité. Bien sûr qu'il ne s'agit pas de faire la moindre concession doctrinale à la gauche! Comment cette idée pourrait-elle nous venir même à l'esprit: il s'agit de reconnaître un événement historique qui est en train de s'accomplir (la fin du monde capitaliste et l'avènement d'un monde nouveau) afin que cet événement ne se fasse pas sous le signe antichrétien; *afin de désolidariser l'Eglise de tout ce qui a rendu cet événement fatal, et que le monde nouveau qui monte du prolétariat puisse voir en l'Eglise une mère, non une Ennemie.*

Je vous suis profondément reconnaissant encore de ce que vous voulez bien m'écrire en réponse aux difficultés que je vous ai soumises.

1° Pour ce qui est de I-II, 73,1, ad 2, saint Thomas y prévoit le cas d'un homme en état de péché mortel, et en qui les vertus acquises resteraient connexes dans la prudence acquise, et auraient le «perfectum et formale esse virtutis quod habent secundum quod participant prudentiam». *C'est ce point-là qui me paraît contredire Jean de Saint Thomas. Un péché mortel unique ne fait donc pas passer les vertus acquises de l'état de vertus «in statu virtutis» à l'état de vertus «in statu dispositionis». Je vois une solution, c'est de dire que c'est là une situation temporaire qui ne pourrait se prolonger (cf. I/2 109[8] «Utrum homo sine gratia possit non peccare»).*

Je vous remercie de m'avoir signalé le commentaire de Cajetan, que j'ai lu avec beaucoup d'intérêt. Il y a un texte dont on pourrait se servir: «Virtutem proprie et simpliciter oportet esse principium operis virtuosi simpliciter non secundum quid; virtus autem non in statu virtutis, tale opus non facit...». Il semble évident qu'à cet endroit I-II, 65, 1 la «virtus imperfecta» de saint Thomas est celle qui n'est pas «in statu virtutis».

Je ne répondrai que brièvement à Ramirez. Je ne veux pas faire une étude de la question. Je me contenterai d'une petite recension. Mais je n'ai pas les mêmes raisons que vous d'être réservé. Je dirai ce que je pense du ton qu'il emploie. Après quoi j'examinerai 3 ou 4 de ses réponses.

2° Je suis heureux que vous repreniez la question de la philosophie chrétienne. Un point important est celui de la manière dont elle est réglée par la foi «stella rectrix». Vous avez dit De Revel. I, 43 de la theologia naturalis: «non dirigitur a fide nisi modo externo tamquam a norma negativa, prout non debet fidei contradicere». Ce que vous m'écrivez des confortations objectives et

subjectives que la philosophie reçoit en régime chrétien, me semble un grand progrès sur la première thèse. J'ai l'impression que dans cette thèse vous résumiez des prédécesseurs; mais quand vous aviez laissé parler votre coeur, vous aviez écrit déjà bien avant une page bien plus profonde qui m'avait impressionné, «L'étude des vrais problèmes philosophiques... peut-elle être à la fois sérieuse, durable, féconde...».* Sens commun[3]*, p. 92. C'est ici que vous parliez de la philosophie chrétienne comme vous le faites maintenant. Ramirez a bien vu le texte du «*De Revelatione». Peut-être pourriez-vous marquer qu'il y a eu chez vous* hésitation *sur ce point.*

3° Je me suis mal exprimé au sujet du «miracle» de S. Janvier. Ne croyez pas en tout cas que j'ai mal compris la distinction que vous faites entre miracle *proprement dit et fait* préternaturel. *N'ayez là-dessus aucune crainte que votre pensée soit déformée à Avon. Ce que je voulais dire c'est que j'ai une peine énorme à croire au «miracle» (i.e. au fait préternaturel) de S. Janvier, à cause des circonstances* morales *dans lesquelles il se produit: injures, menaces, etc. Et la finalité de ce fait ne m'apparaît pas du tout. Si vous aviez trouvé tout cela dans un des faits préternaturels du cimetière de S. Médard, chez les jansénistes, vous en auriez conclu que la doctrine (ou plutôt la morale) «juge les miracles».*

Bonnes et saintes Pâques, mon bien cher et aimé Père. Veuillez prier pour votre pauvre enfant in Xo.

abbé Journet

Soyez rassuré: je ne dis pas un mot ici de vos intentions en ce qui concerne la réponse à Ramirez.

* *en marge, notation du P. G. L.*
p.2. ex parte *objecti seu regulae*
non ex parte subjecti
p.4. pas précisém. mais on dit que la revel. *est* norma negativa *pour la phil. par opp. à ce qu'elle est pour la théol.*
cf. voir ds De Revel. de necessitate morali *revelationis verit. naturalium religionis*

Fribourg, mercredi
Séminaire

Mon bon Père,

Merci d'avoir eu, malgré toutes vos occupations, la charité de répondre à mon petit mot. Je regretterai moins de ne pas aller aux Allinges, puisque je sais que vous n'y serez pas. Et je prierai pour que Dieu vous assiste pendant cette absence dont vous me parlez.

Vous me parlez encore de l'Espagne. Ce qui m'a serré le coeur dans cette fameuse lettre des Evêques, c'est 1° qu'elle a été écrite à la demande de Franco (j'ai un texte officiel indubitable) pour empêcher les efforts de médiation faits par les catholiques Français, Anglais, Belges. 2° qu'elle voit le salut dans l'écrasement d'une moitié de l'Espagne par l'autre, non dans une médiation. 3° qu'elle approuve qu'on fusille des gens dont le 98% (elle le dit) viennent de se confesser et de communier.

Savez-vous que l'«Osservatore Romano» est interdit dans toute l'Espagne franquiste?

Un ami qui en revient l'a trouvée toute pleine de croix gammées.

Je hais les procédés de Hitler à l'égal de ceux de Staline. Je hais les bombardements de villes libres. Qu'on tue un dimanche 85 petits enfants d'un coup, je le hais autant que voir tuer des prêtres. Je n'excuse pas les infamies ni à droite, ni à gauche. Ce que je trouve navrant, c'est que les théologiens, qui devraient indiquer aux foules et aux journalistes où se trouvent les solutions chrétiennes, reçoivent leurs opinions des foules et des journalistes.

Je hais tous les impérialismes, celui de Hitler et celui de Staline. Ce sont eux qui se disputent l'Espagne. Les impérialistes de droite qui font cause commune avec Hitler et Mussolini voient bien que l'Eglise est dans ce monde: ils ne voient pas que le royaume de Jésus n'est pas de ce monde. Toutes leurs exégèses se briseront contre cette parole qu'on chante le vendredi saint.

Les procédés qui ont déclenché et justifié la guerre d'Ethiopie, sont ceux qui ont justifié l'agression impérialiste du Japon, et ceux qui demain livreront à Hitler les catholiques autrichiens (et par surcroît ceux de la Suisse allemande).

Vous savez les conditions de la guerre juste. Vous savez celles qui légitiment une sédition. Il ne faut pas que le mal soit rendu pire. Trouvez-vous que ces conditions soient «vérifiées» de jour en jour (ce sont les mots de la lettre des Evêques) en Espagne?

Trouvez-vous que les catholiques allemands devraient déclencher la guerre civile? Leur en faites-vous un devoir?

Ne croyez pas, Père, je vous en supplie, que je dise cela contre vous. Non ce n'est pas contre vous. Je crois que vous êtes victime d'autres gens, et d'une information unilatérale et passionnée.

Ce n'est pas dans ces questions-là que vous êtes vous-même, et que vous êtes grand. C'est ailleurs, quand il est question de métaphysique et de théologie mystique. Aussi je me réjouis de savoir que vous travaillez à imprimer vos traités sur Dieu. C'est la matière que j'aurai à enseigner l'an prochain. Merci de vos prières, et croyez à toutes les très pauvres *miennes et à tous mes sentiments les plus affectueux. N'oubliez pas de prier pour moi!*

abbé Journet

P.-S.: *Je me sens si spontanément en accord avec ce que dit le *Pape, et l'Osservatore Romano! Cela c'est du christianisme.*

**P?*

Idéologie, vérité et tolérance

I

Evolution d'une problématique

1. «Une relation non idéologique à la vérité»: la formule, qu'on pourrait à première vue croire provocatrice, peut recevoir plusieurs interprétations. Le sens le plus obvie semble conduire à une impasse; car il y a antinomie entre idéologie et vérité. L'idéologie, en effet, est un système ou un ensemble d'idées construit dans le but de servir des intérêts d'ordre économique ou politique, ou d'ordre psychologique. Un tel complexe de justifications, pour fonctionner, ne doit pas laisser apparaître l'intention qui le guide et la fin qu'il sert. Il doit au contraire se présenter comme étant l'expression objective de la vérité. L'idée d'idéologie enveloppe donc les idées de tromperie, de mensonge, de ruse et d'illusion fabriquée et entretenue.

Une idéologie peut être fabriquée de toutes pièces par un pouvoir tyrannique dans le but de renforcer sa domination. Mais Marx, théoricien de l'idéologie et de sa genèse, fait appel aux forces obscures qui déterminent structurellement l'histoire. Une idéologie est d'autant plus forte qu'elle opère dans l'ombre, parce qu'elle est le résultat d'un processus inconscient. Selon la conception marxienne, la classe dominante sécrète pour ainsi dire les raisons justificatrices de son pouvoir afin de le légitimer soit aux yeux de ceux qui en tirent profit, soit surtout aux yeux de ceux qui le subissent. C'est ainsi, par exemple, que la théorie du droit naturel, qui présuppose l'universalité de la nature humaine et l'égalité des individus, est une idéologie, parce qu'elle nie le caractère structurel de la lutte des classes et attribue à la nature humaine les rapports de domination existants: la domination des maîtres est renforcée par la bonne conscience, les exploités sont intellectuellement contraints de reconnaître dans leur condition une loi de la nature, et non pas une loi historique. Je n'entends pas ici discuter la position marxienne pour elle-même. Je la retiens à titre d'exemple d'une explication des mécanismes de l'idéologie, comme ruse de l'histoire. Dans cette perspective, l'idéologie signifie la violence structurelle de l'histoire transportée au cœur de la pensée.

Mais ici, toujours selon la même explication, s'opère, dans le rapport entre idéologie et vérité, un renversement. A l'idéologie s'oppose la science, science de l'histoire, de la société, ou de la psyché. La science est l'affirmation des droits de la vérité contre les prétentions de l'idéologie. Les intellectuels ou bien se mettent au service de l'idéologie, ou bien deviennent des penseurs *critiques,* c'est-à-dire scientifiques[1], capables de démonter le mécanisme générateur de l'idéologie. Ils doivent pour cela pratiquer le soupçon ou, selon la formule de Nietzsche, la «défiance méthodique». On peut alors parler d'une vérité de l'idéologie. Elle est atteinte quand, derrière le langage clair, on découvre un second langage, le langage crypté des intérêts dominants. L'affirmation directe de ces derniers serait leur ruine; ils s'imposent pour autant qu'ils sont masqués.

La théorie de l'idéologie dont je viens schématiquement de rappeler les principaux traits demeure à l'arrière-fond de l'usage, devenu courant, du terme d'idéologie.

Les présupposés

2. Cette théorie repose sur un certain nombre de présupposés qu'il convient d'évoquer.

a) A l'intérieur du discours, on réserve une part non idéologique, celle de la science. L'explication repose sur cette opposition. C'est pourquoi Marx revendique avec force, face à la philosophie de l'histoire qui appartient à la sphère idéologique, le caractère scientifique du «matérialisme historique». D'une manière similaire, Freud affirme la pertinence des catégories psychanalytiques dans l'explication des phénomènes culturels et religieux. A ce point, dans son langage propre, Nietzsche a posé la question décisive: et si la science et la vérité elles-mêmes ressortissaient à l'idéologie? Avec cette question, toute une partie de la pensée contemporaine est aux prises. Elle ouvre sur le nihilisme. Ceci a évidemment des conséquences pour le problème qui nous occupe.

b) Le second présupposé est le postulat, tout ensemble anthropologique et gnoséologique, du caractère subordonné et instrumental de la raison par rapport aux forces pulsionnelles, économiques, politiques qui

[1] Dans certaines interprétations marxistes, et non sans motif, on demandera à la classe prolétarienne, classe messianique, de fournir les critères de scientificité. On parlera ainsi de science prolétarienne. Je n'entre pas dans l'analyse de ces développements, révélateurs des contradictions de la théorie de Marx.

déterminent les comportements. Les idées ne sont pas d'abord véhicules de la connaissance, elles sont au service de ces forces, qui déterminent jusqu'à leur contenu.

c) Qu'il s'agisse du sujet individuel ou de la société, la réalité a une structure conflictuelle. Mais, est-il encore présupposé, l'être humain ne supporte pas la vision immédiate, brutale, de ces structures de conflit, qui sont pourtant constitutives. La force ne s'impose que masquée; la ruse est une modalité de la violence. En conséquence, la découverte de la vérité est découverte du mensonge structurel. Si cette découverte se présente comme une libération, c'est parce qu'en déchirant le voile de l'illusion, elle met à nu le caractère premier du mensonge. C'est pourquoi cette «libération» nourrit le désespoir. Et n'est-ce pas parce que l'on attribue à la violence une valeur principielle qu'on accordera à l'idée de révolution une confiance aveugle? On lui attribue une force de catharsis et de régénération.

Il fallait évoquer ce que j'appellerais le sens fort de l'idéologie, avant d'aborder le thème tel qu'il nous est proposé, car il convient de prendre garde à ce que ce sens fort ne s'introduise subrepticement dans notre raisonnement. Disons que nous prendrons le terme d'idéologie dans un sens restreint et délimité. Nous dirons donc: l'idéologie désigne un ensemble d'idées, de valeurs, de sentiments, auxquels une société se réfère comme à ses motifs et à ses critères de comportements, notamment dans son rapport avec le pouvoir politique. Cette définition s'applique aux relations du christianisme et de l'Etat. Elle exprime ainsi le binôme vérité et tolérance, dont on sait quelle histoire mouvementée il a connu en Europe.

La chrétienté médiévale

3. «Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu» (*Mt* 22, 21). La distinction entre ce qui appartient à l'Eglise et au Royaume de Dieu et ce qui appartient à la société temporelle tient à la nature du christianisme. Ce principe a, comme on le sait, connu au cours des siècles plusieurs formes de réalisation. Le christianisme conduit à un salut transhistorique et transculturel. Mais il n'est pas sans répercussions sur le destin de la culture et de la cité humaine qui s'accomplissent à l'intérieur du temps. Il anime vitalement de l'esprit évangélique les choix humains pour les redresser et les conforter, les conduisant à la plénitude de leur humanité. Conception de l'homme, valeurs, morale, institutions, comportements sont marqués par son influence, ne serait-ce qu'en vertu

du simple fait que les mêmes hommes sont membres de l'Eglise et membres de la cité terrestre. Et c'est en raison de sa mission transcendante que l'Eglise n'entre pas en concurrence avec la société temporelle, mais la respecte dans sa juste autonomie. Cela se vérifie également au niveau des autorités respectives et de leurs propres compétences. Ce rappel des principes suffit à notre présent propos.

La chrétienté, dont le Moyen Age européen est une illustration, désigne un régime temporel qui s'ouvre délibérement à l'influence du christianisme. Ici la qualité de chrétien entre dans la définition même du citoyen à tel point que les non-chrétiens, comme les Juifs, ont un statut politique particulier et subordonné. Une des conséquences de cette conception sera que l'autorité politique interviendra dans des domaines qui de soi dépendent de l'autorité spirituelle, mais au titre des intérêts de la cité: un hérétique est aussi quelqu'un qui trouble l'ordre social. De son côté, on verra l'Eglise, en vue de sa mission propre, demander l'appui ou la collaboration des Etats. Cette symbiose de principe a fonctionné pendant plusieurs siècles, certes pas toujours d'une manière pacifique: les heurts, les conflits, les empiétements n'ont pas manqué. Si je me réfère ici au principe de la chrétienté médiévale, c'est parce que son image, pour ainsi dire diabolisée, servira de repoussoir aux penseurs des Lumières. Et s'il en est ainsi, c'est parce que cette idée de chrétienté a été mortellement blessée par la grande crise de la Réforme.

Les guerres de religion

4. Le système réalisé au Moyen Age souffrait d'au moins deux grandes faiblesses. Il supposait chez le souverain temporel une grande rectitude morale et chrétienne. Dès qu'il agissait par motif d'ambition personnelle, il était porté à se servir du sentiment religieux du peuple comme d'un *instrumentum regni,* c'est-à-dire comme d'une idéologie. De plus, le pouvoir temporel usait des moyens qui lui sont propres, «moyens lourds» (Maritain), qui comprennent le recours à la force, et ceci jusque dans le domaine spirituel. On sait à quels abus cela a pu conduire.

Le traité de Westphalie (1648), qui mit fin à la guerre de Trente Ans, consacra un grand bouleversement des conceptions, dont les conséquences ne se sont pas manifestées aussitôt. La paix reposait sur l'adage, en lui-même inacceptable: *cujus regio, ejus religio.* Les peuples auraient la religion du prince. Dans les régions protestantes, où s'était répandue la théorie de l'Eglise invisible, distincte des Eglises visibles, lesquelles étaient d'institution humaine, se constituent des Eglises nationales dont

le souverain temporel est le chef, qui détient ainsi un double pouvoir. Dans bien des régions, le nouveau système n'allait pas tarder à se montrer impraticable, car, sur un même territoire, les dénominations s'étaient multipliées. De plus, le principe du libre examen allait jouer comme un correctif, qui accentuerait le caractère d'extériorité des Eglises visibles.

Une autre conséquence désastreuse fut le scandale que constituaient pour beaucoup d'esprits l'âpreté et la violence avec lesquelles les chrétiens s'étaient combattus, en flagrante contradiction avec la morale de l'Evangile. Des hommes, appartenant à diverses confessions, désireux de reconstituer l'unité brisée qui était tout autant blessure infligée à l'Eglise et ruine de la chrétienté, proposèrent les voies de la réconciliation. Ces projets reposaient sur des compromis d'ordre doctrinal. Il fallait, pensaient certains, cesser de se disputer sur les «dogmes», générateurs de fanatisme, pour s'en tenir modestement au message moral de l'Evangile. D'autres cherchaient la solution dans la composition d'un *credo* simplifié, sur lequel tous les chrétiens pourraient tomber d'accord. On ne peut nier l'intention de paix qui le plus souvent animait cet œcuménisme avant la lettre, lequel débouchait sur des impasses. Ce ne sont pas encore les Lumières, mais l'idée d'une religion de la raison a ici ses premiers balbutiements.

II

Le thème de la tolérance

5. Des différences, qui sont plus que des nuances, distinguent entre eux ceux qui se réclament des Lumières. On rencontre des chrétiens pour qui une approche rationaliste des problèmes théologiques conduit à atténuer à l'extrême le sens des mystères. A l'opposé, certains déistes sont des adversaires déclarés du christianisme. Dans ce large éventail d'opinions, je ne peux qu'indiquer quelques repères.

John Locke, auteur de la *Lettre sur la tolérance* (1689), qui devait avoir un immense retentissement, est lui-même membre de l'Eglise d'Angleterre. Aux yeux du philosophe, les Eglises sont des organisations humaines qui s'assignent comme but le culte rendu à Dieu. Or chacun est libre d'exercer le culte de son choix et de prendre part, exempt de toute contrainte, aux discussions philosophiques et théologiques. Il ne fera pression sur personne et respectera les droits de tous. De cette tolérance de la part de l'Etat, deux catégories de personnes, les athées, incapables de prêter serment, et les papistes, qui dépendent d'un souverain étranger, sont exclues.

«Qu'est-ce que la tolérance? C'est l'apanage de l'humanité. Nous sommes tous pétris de faiblesses et d'erreurs; pardonnons-nous réciproquement nos sottises, c'est la première loi de la nature.» Ainsi le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire (1764). La définition doit se lire dans le contexte déiste et antichrétien de l'auteur. Dans le même article, nous lisons: «De toutes les religions, la chrétienne est sans doute celle qui doit inspirer le plus de tolérance, quoique jusqu'ici les chrétiens aient été les plus intolérants de tous les hommes.» Voltaire dresse un tableau effrayant de l'histoire du christianisme, faite de luttes incessantes entre sectes désireuses d'imposer leur opinion par la force. Ainsi le déisme des Lumières se donne comme repoussoir un passé d'obscurantisme et de cruauté. Sa lecture de l'histoire est idéologique.

L'article *Tolérance* de l'Encyclopédie se situe dans la même ligne. Sa définition est plus complète: «La tolérance est en général la vertu de tout être faible, destiné à vivre avec des êtres qui lui ressemblent. L'homme, si grand par son intelligence, est en même temps si borné par ses erreurs et par ses passions qu'on ne saurait trop lui inspirer pour les autres cette *tolérance* et ce support dont il a tant besoin pour lui-même, et sans lesquels on ne verrait sur la terre que troubles et dissensions. C'est en effet pour les avoir proscrites, ces douces et conciliantes vertus, que tant de siècles ont fait plus ou moins l'opprobre et le malheur des hommes; et n'espérons pas que sans elles nous rétablissions jamais parmi nous le repos et la prospérité.»

Et plus loin: «Règle générale. Respectez inviolablement les droits de la conscience dans tout ce qui ne trouble pas la société[2]. Les erreurs spéculatives sont indifférentes à l'Etat; la diversité des opinions règnera toujours parmi les êtres aussi imparfaits que l'homme; la vérité produit des hérésies, comme le soleil des impuretés et des taches: n'allez donc pas aggraver un mal inévitable, en employant le fer et le feu pour le déraciner; punissez les crimes; ayez pitié de l'erreur, et ne donnez jamais à la vérité d'autres armes que la douceur, l'exemple et la persuasion (...)»

6. On sait que le thème de la *tolérance* constitue comme le principe de la conception maçonnique.

Les *Constitutions* d'Anderson (1723) ont été écrites dans le climat des conflits religieux que connaît alors l'Angleterre. Elles contiennent une affirmation de la religion naturelle, elles appellent à la tolérance, ceci trouvant son fondement en cela. Il est aujourd'hui plus à propos d'astreindre les maçons «à cette religion sur laquelle tous les hommes sont d'accord, laissant à chacun ses propres opinions, c'est-à-dire d'être

[2] L'auteur, Romilly, vise-t-il, comme Locke, l'Eglise catholique, lorsqu'il écrit: «Surtout qu'ils proscrivent avec soin ces sociétés dangereuses qui, soumettant leurs membres à une double autorité, forment un état dans l'état, rompent l'union politique (... etc.)»?

hommes de bien et loyaux, ou hommes d'honneur et de probité, quelles que soient les dénominations ou confessions qui aident à les distinguer; de la sorte la maçonnerie devient le centre d'union et le moyen de nouer une amitié sincère entre des hommes qui n'auraient pu que rester perpétuellement étrangers».

On aura saisi la logique de cette conception, elle a pour corollaire le caractère relatif des «dénominations ou confessions». Quand en 1877, le Grand-Orient de France décidera de supprimer la mention du Grand Architecte de l'Univers, provoquant d'ailleurs une grave crise, il ôtera à la tolérance cette base rationnelle qu'était aux yeux de la Grande Loge de Londres la religion naturelle. A son tour le déisme devenait relatif. Du binôme demeurait la seule tolérance, devenue une sorte de valeur autonome.

La religion civile

7. Il convient d'attirer particulièrement l'attention, à cause de l'influence considérable qu'il devait exercer, sur l'ouvrage de Jean-Jacques Rousseau, *Du Contrat social.* Le chapitre VIII de la IVe partie porte sur la *religion civile.*

Rousseau s'en prend directement à la distinction des pouvoirs. Jésus, écrit-il, «vint établir sur la terre un royaume spirituel: ce qui, séparant le système théologique du système politique, fit que l'Etat cessa d'être un, et causa les divisions intestines qui n'ont jamais cessé d'agiter les peuples chrétiens». Cette double puissance fut source d'un perpétuel conflit de juridictions qui a rendu impossible toute bonne politique. A l'inverse, Mahomet «eut des vues très saines». «De tous les auteurs chrétiens», Hobbes est le seul qui ait bien vu le mal et le remède. Il a «osé proposer de réunir les deux têtes de l'aigle, et de tout ramener à l'unité politique, sans laquelle jamais Etat ni gouvernement ne sera bien constitué». Dans cette perspective se situe la sévérité de Rousseau à l'encontre du «christianisme romain», «religion du prêtre». Celle-ci impose aux hommes deux législations qui les soumettent à des «devoirs contradictoires», les empêchant de pouvoir être à la fois «dévots et citoyens».

La position de Rousseau à l'égard du christianisme, «non pas celui d'aujourd'hui mais celui de l'Evangile», est ambiguë. D'un côté, il salue cette religion «sainte, sublime, véritable». Mais de l'autre, il dénonce la faiblesse, par rapport aux besoins de l'Etat, d'une religion «toute spirituelle, occupée uniquement des choses du ciel»: «la patrie du chrétien n'est pas de ce monde». Une république chrétienne («chacun de ces deux mots exclut l'autre») ne supporte pas la comparaison avec Sparte

ou Rome. «Les vrais chrétiens sont faits pour être esclaves; ils le savent et ne s'en émeuvent guère; cette courte vie a trop peu de prix à leurs yeux.»

C'est à partir de ces prémisses que s'entend l'idée de religion civile. On divisera donc la religion en deux espèces: d'une part, la religion de l'homme, qui est «la pure et simple religion de l'Evangile, le vrai théisme, et ce qu'on peut appeler le droit divin naturel», et, d'autre part, la religion du citoyen. Telle est la religion civile. Le droit que le pacte social donne au souverain ne passe pas les bornes de l'utilité publique. Les opinions des sujets n'importent pas à la communauté. Ce qui importe à l'Etat, c'est que chaque citoyen «ait une religion qui lui fasse aimer ses devoirs». Les dogmes de cette religion ne l'intéressent que pour autant qu'ils se rapportent à la morale et aux devoirs envers autrui. «Chacun peut avoir, au surplus, telles opinions qu'il lui plaît, sans qu'il appartienne au souverain d'en connaître.»

Rousseau propose ainsi «une profession de foi purement civile dont il appartient au souverain de fixer les articles, non pas précisément comme dogmes de religion, mais comme sentiments de sociabilité, sans lesquels il est impossible d'être bon citoyen ou sujet fidèle».

Certes l'Etat ne peut obliger personne à croire ces articles, mais il peut bannir qui s'y refuse: «il peut le bannir, non comme impie, mais comme insociable, comme incapable d'aimer sincèrement les lois, la justice, et d'immoler au besoin sa vie à son devoir». Quant à celui qui, ayant reconnu publiquement ces mêmes «dogmes», se conduit comme ne les croyant pas, «qu'il soit puni de mort; il a commis le plus grand des crimes: il a menti devant la loi».

Quant aux dogmes de la religion civile, ils doivent être «simples, en petit nombre, énoncés avec précision, sans explications ni commentaires». «L'existence de la divinité puissante, intelligente, bienfaisante, prévoyante, la vie à venir, le bonheur des justes, le châtiment des méchants, la sainteté du contrat social et des lois» constituent les dogmes positifs. Il n'y a qu'un seul dogme négatif: l'intolérance. Rousseau repousse la distinction faite par certains entre intolérance civile et intolérance théologique, car «partout où l'intolérance théologique est admise, il est impossible qu'elle n'ait pas quelque effet civil; et sitôt qu'elle en a, le souverain n'est plus le souverain, même au temporel: dès lors les prêtres sont les vrais maîtres, les rois ne sont que leurs officiers».

Le retour de l'idéologie

8. On trouve chez Rousseau la reprise d'un certain nombre d'idées dominantes du siècle des Lumières. La profession de foi civile est une expression du déisme. Mais il y a davantage. Certains présupposés demeurés enveloppés sont explicitement énoncés. Ainsi de la négation de la distinction du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, au profit du pouvoir souverain de l'Etat.

Rousseau, certes, ménage une place à ce qu'il appelle la «religion de l'homme», religion tout intérieure et religion de l'individu dans la ligne du libre examen. Mais en lui juxtaposant la religion civile, il introduit une scission à l'intérieur de l'homme religieux.

A travers la religion civile, c'est l'Etat qui se subordonne la religion, dont la fonction devient instrumentale. En d'autres termes, elle est une idéologie, à laquelle on donne une signification positive. Peu importe sa vérité ou sa fausseté pourvu qu'elle serve les intérêts que l'Etat s'est fixés. Refoulée dans la seule intériorité de l'individu, la religion de l'homme est amputée de sa dimension sociale et de sa dimension opérative. Du fait, elle est dénaturée, puisqu'elle n'est plus mesurée selon son rapport de vérité à l'absolu. Quelle qu'ait été l'intention de Rousseau, la religion du citoyen compte, selon la logique du raisonnement, davantage que la religion de l'homme. Rousseau donne un sens positif à l'idée d'*instrumentum regni.*

Le jugement porté sur la religion est donc essentiellement pragmatique, il ne concerne plus sa vérité. Le déisme, qui se dit religion naturelle, nie la possibilité de la révélation comme de tout élément surnaturel. De toute manière, dans la logique de la religion civile, la révélation appartient à l'ordre des opinions qui sont le propre des individus et qu'on jugera en fonction de leur utilité sociale. L'hypothèse n'est pas à exclure où l'erreur ou le mensonge s'avéreraient plus utiles au corps social que la vérité.

D'ailleurs l'idée ne sera pas oubliée par la postérité. Robespierre, disciple de Rousseau, instituera le culte de l'Etre Suprême et de la Raison. Ce faisant, il créait une nouvelle idole. Le pouvoir politique se donne les dieux qui correspondent à ses intérêts.

Au siècle suivant, Auguste Comte, qui est athée, inventera de toutes pièces la religion de l'Humanité, nécessaire pour alimenter les «sentiments de sociabilité».

III

Le principe d'immanence

9. On comprend que l'Eglise se soit opposée à des conceptions incompatibles avec le message qu'elle a la mission de transmettre. Et si, longtemps, elle a refusé de parler, comme elle le fait aujourd'hui, de liberté de conscience et de tolérance, c'est parce que ce droit et cette attitude semblaient indissociables du contexte philosophique dans lequel ils ont été affirmés et revendiqués.

Le déisme des Lumières voyait en Dieu l'auteur et le garant de l'ordre naturel des choses. Il s'appuyait sur la conviction que, puisqu'elles étaient évidentes à la raison dûment éclairée, ses affirmations avaient une portée universelle. La religion naturelle était ainsi la base du consensus entre les hommes.

A cela se rattachent les diverses doctrines du droit naturel qui avaient ainsi un fondement ferme dans la transcendance. Il suffisait de considérer la nature humaine, pour en tirer les règles de l'ordre social. La construction paraissait inébranlable. Mais, outre que les «évidences» variaient d'un auteur à l'autre, en enfermant la religion dans les limites de la simple raison, le déisme des Lumières préparait la voie au développement du principe d'immanence. La pensée d'Auguste Comte est significative de ce passage. Il n'y a plus pour la société humaine de transcendance normative. L'Etre suprême cède la place au grand Etre qu'est l'Humanité, auquel l'individu est subordonné. La société se donne à elle-même sa loi, elle réclame de la part de ses membres un culte, qui, en réalité, signifie l'autoadoration de l'homme, devenu l'Homme collectif.

10. La doctrine de Comte est choisie ici à titre d'exemple de l'emprise du principe d'immanence sur la pensée politique. Elle met sur la voie du totalitarisme.

En lui-même ou à titre d'instrument aux mains du groupe élu qui a reçu mission de «l'Histoire», l'Etat tout-puissant est la source du droit; il décide du bien et du mal. Au nom d'une conception totalisante de l'homme et du monde, il s'arroge un pouvoir discrétionnaire sur les individus. En lui sont réunies «les deux têtes de l'aigle». Chez Rousseau, «la religion de l'homme» équivalait à la reconnaissance des droits inaliénables de l'individu, dont on voit d'ailleurs mal comment ils peuvent pratiquement être protégés. Maintenant elle est abolie, car le principe d'immanence conduit logiquement à l'athéisme.

Il est significatif que le terme d'idéologie ait changé de sens: de critique et péjoratif chez Marx, il deviendra positif chez ses émules soviétiques. Il désignera le matérialisme dialectique et historique lui-même.

Si Rousseau a spécialement retenu mon attention, c'est pour un double motif: il s'en est pris au principe des deux pouvoirs, et ceci sans doute – c'est le second aspect – parce qu'il avait perçu l'impasse où conduisait l'idéologie individualiste des Lumières, qu'il faisait sienne[3]. L'individu revendique pour soi une autonomie souveraine. A lui revient, dans sa liberté, de décider du bien et du mal. La conception de l'homme comme individu souverain fournit sa base doctrinale à l'idée de tolérance, telle que nous l'avons rencontrée.

La conception de la liberté individuelle peut être considérée comme une première expression du principe d'immanence. Celui-ci déploiera tous ses effets quand la pensée totalitaire, en réaction contre les inégalités générées par le libéralisme du XIXe siècle, le déplacera de l'individu à la collectivité.

Les théories du consensus

11. La *Déclaration des droits de l'homme* de 1948, conçue dans l'intention d'empêcher à l'avenir le retour de régimes dévastateurs comme le régime nazi, peut recevoir une interprétation personnaliste. Elle affirme la transcendance de l'individu humain par rapport à l'autorité politique, elle lui reconnaît des droits inaliénables normatifs pour l'Etat, elle n'ignore pas sa dimension sociale. Elle énonce les fondements de la démocratie.

La *Déclaration des droits de l'homme* a fait l'objet d'un consensus: les gouvernements se déclaraient liés par elle. Ils ont reconnu que leur autorité trouvait sa mesure, son orientation et ses limites dans la dignité de tout être humain. La dignité de la personne humaine découle de sa transcendance par rapport à la société et à l'Etat. Derrière cet engagement il y a la conviction que tous les individus sont également porteurs de la nature humaine et que celle-ci a valeur normative.

C'est cette conviction qui est en crise de nos jours. Plusieurs facteurs sont à l'origine de cette situation. La légitimation de l'avortement et celle, plus récente, de l'euthanasie, quoique beaucoup s'en défendent en se réfugiant dans une sorte d'agnosticisme de principe, ont abouti à remettre en cause la reconnaissance de la transcendance du sujet humain

[3] Sur ce point, voir dans mon ouvrage *Questions de la modernité,* Paris, Fac, 1985, ch. IV, «Libéralisme philosophique et nihilisme éthique», pp. 107-128.

et du respect inconditionnel qui lui est dû. Le positivisme juridique, de son côté, s'oppose directement à la conception des droits naturels et du caractère normatif de la nature humaine.

Une démocratie ne peut pas vivre sans une idée de l'homme qui lui sert de référence. Or tout se passe comme si l'anthropologie qui prévaut dans la mentalité dominante était celle de l'individu conçu comme une monade dont la liberté est souveraine, décidant pour soi du vrai et du faux, du bien et du mal. La vie sociale tend en conséquence à reposer sur des compromis, non pas entre des opinions contingentes, mais entre des conceptions divergentes de la nature de l'homme, comme si les fondements mêmes de l'anthropologie étaient matière à opinion. La crise est donc d'ordre culturel[4].

Déjà graves en eux-mêmes, les facteurs de crise, que je viens d'évoquer, sont rendus plus menaçants encore du fait qu'ils renvoient à une crise plus radicale – la crise de la vérité, que Nietzsche avait diagnostiquée.

Au plan des principes, la démocratie présuppose la reconnaissance des droits de l'homme. Elle présuppose, à ce niveau, un consensus portant sur les droits inaliénables de la personne.

Au plan technique de son fonctionnement, elle suppose également le consensus. A défaut d'unanimité, c'est l'opinion de la majorité qui l'emporte. Ceci vaut dans le vaste domaine du travail législatif qui prend en compte la particularité et la contingence des situations.

La crise de la vérité a eu pour conséquence que la vérité de l'homme et les valeurs fondatrices de la vie sociale deviennent elles-mêmes objet d'un consensus, en ce sens que c'est le consensus, ou son substitut majoritaire, qui décide du vrai et du bien.

Ainsi l'ordre des choses est renversé. Le consensus n'est plus mesuré par le bien ou le vrai, auquel chacun s'efforce de rapprocher sa propre position. La vérité devient le fruit du consensus. Ainsi risque de s'instaurer une nouvelle tyrannie: la tyrannie de la majorité, dont l'emprise sera d'autant plus pesante qu'elle disposera de la pression des *media*.

Ainsi sur le fond du nihilisme se profile la menace d'un nouveau totalitarisme – totalitarisme de la multitude. C'est pourquoi, notons-le en passant, le respect des droits des minorités est une pierre de touche de la démocratie[5].

Rousseau, partant de la conception de l'individu comme monade autonome, posait à l'origine de la société le contrat, le pacte social. Mais il maintenait parallèlement l'idée de droit naturel. Tout se passe comme si,

[4] On sait que les encycliques *Veritatis splendor* et *Evangelium vitae* ont fortement insisté sur les périls mortels auxquels est ainsi exposée la société contemporaine.

[5] Sur les dangers courus par la démocratie, cf. *Evangelium vitae,* nn. 68-74.

dans les théories consensuelles de la vérité, on avait radicalisé l'idée de contrat, en en faisant l'origine première de la vérité et de toutes les valeurs. Certains auteurs hésitent devant cette conséquence extrême: c'est pourquoi ils distinguent entre une morale sociale, fruit du consensus, et une morale personnelle strictement privée.

La vérité, résultat de protocoles d'accord: qu'est-ce à dire sinon que nous assistons à un retour en force du primat de l'idéologie? La postmodernité signifie ici une crise interne de la philosophie des Lumières. En développant certains postulats de cette dernière, on a ébranlé ses fondements. La crise de la vérité, qui est simultanément crise de la raison, révèle la gravité de la situation culturelle dans laquelle nous nous trouvons.

IV

Sur la liberté religieuse

12. La Déclaration conciliaire *Dignitatis humanae* sur la liberté religieuse a marqué un tournant d'une grande signification. Le Concile a su, comme il convenait, opérer un déplacement de problématique. Dans la tradition des Lumières, la liberté religieuse et la tolérance semblaient indissociables de prémisses philosophiques, comme l'autonomie de la raison humaine par rapport à Dieu, la négation de la révélation, un agnosticisme de principe qui ramenait toute affirmation sur Dieu à une conviction subjective. Il est clair que l'Eglise devait repousser ces positions.

On a su quitter le terrain de ce combat doctrinal, qui a fortement marqué l'histoire européenne, pour reconnaître dans le pluralisme religieux, caractéristique d'un nombre croissant de pays, une donnée de fait avec laquelle on devait dorénavant compter. L'expérience des régimes totalitaires athées a également pesé lourd sur la réflexion.

Deux idées commandent l'ensemble de la question: la transcendance de la personne humaine, «principe, sujet et fin de toutes les institutions» (cf. *GS,* n. 25), et, en conséquence, les limites des compétences de l'Etat, qui doit respecter la liberté de conscience. Le Concile énonce une distinction obvie: la liberté religieuse à l'égard de l'autorité politique ne s'oppose nullement au devoir de conscience de chercher la vérité sur Dieu et d'y adhérer quand on l'a trouvée.

13. Le Code de droit canonique de 1917 rappelait le principe: *ad amplexandam fidem catholicam nemo invitus cogatur* (c. 1351). L'adhésion de foi à la vérité, en effet, est un acte par lequel la personne s'engage librement tout entière. Parler de conversion extorquée ou contrainte, c'est énoncer une contradiction. Quand le pouvoir spirituel demandait d'une manière habituelle l'appui du pouvoir séculier ou quand l'Etat intervenait par la force et la répression dans les questions religieuses, parce qu'en défendant l'orthodoxie des sujets il pensait assurer la cohésion sociale, les abus et les équivoques que l'on sait étaient inévitables.

Nous retrouvons ici le problème de l'idéologie et la logique de l'*instrumentum regni,* car les expressions elles-mêmes de la vérité peuvent être instrumentalisées par le pouvoir politique, ce qui constitue leur perversion.

Dignitatis humanae, n. 1, a énoncé à ce propos une règle d'action, dont nous n'avons sans doute pas encore mesuré toute la portée: «La vérité ne s'impose que par la force de la vérité qui pénètre l'esprit avec autant de douceur que de puissance[6].»

Cette règle nous indique où se trouve la riposte efficace aux tentations de se servir idéologiquement de la vérité. Ici s'ouvre un chapitre d'éthique – celui de l'éthique de la vérité, qui comporte de nombreuses ramifications. Il est décisif pour le destin de la culture. Je me contente en guise de conclusion de le signaler à votre attention.

P. Georges COTTIER O.P.

[6] Ce texte est cité dans la Lettre apostolique *Tertio Millennio Adveniente,* n. 35.

Henry Bars: interprète spirituel

I. L'interprétation: une communion spirituelle

1. L'acte d'interprétation est resté un sujet de méditation important pour Henry Bars, comme s'il souhaitait ainsi approcher le mystère de sa vocation personnelle. Henry Bars s'est toujours senti profondément à l'unisson avec quelques auteurs: Maritain, Gilson, Bergson, Bremond, des poètes de tout style et de toute époque. Mais c'est surtout en méditant sur l'œuvre de Charles Du Bos qu'il a peu à peu compris sur quel mode il aimait fonctionner intellectuellement, qu'il a saisi quelle était la fonction véritable de l'interprète – mot qu'il préférait à critique littéraire.

2. Pour Henry Bars la connaissance s'effectue avant tout par une lente descente dans les profondeurs de l'inconscient spirituel, par l'appréhension intérieure, l'amitié d'esprit. On pourrait presque dire par la rumination spirituelle. S'il y a pluralité de perceptions intellectuelles, l'un des grands thèmes de la réflexion de Bars réside dans la connaissance par connaturalité d'amour. Quel peut être alors le moteur d'une telle approche? Sans aucun doute la poésie, la mystérieuse poésie. Chaque homme possède une façon personnelle d'exprimer ses choses, mais paradoxalement peu d'hommes parviennent à sortir du fond d'eux-mêmes la voix qui parlera le plus juste: la voix épurée, le ton réellement personnel qui s'accordera parfaitement avec ce qui sommeille au fond de l'âme. Quelques mois avant sa mort, il décrivit en un long poème, qui peut à juste titre être considéré comme son testament spirituel, ce qu'avait été sa recherche, sa mise en harmonie:

> *«Flots en moi grondant, fleuve héréditaire*
> *Torrent de chansons, de larmes, de cris*
> *Cherchant le son pur, la Voix solitaire,*
> *Monte à mon gosier, rumeur infinie*[1]*.»*

Sa recherche du son pur, du mot juste fut toujours sa quête et son souci. Il cherchait l'adéquation de son idée et de son langage et souffrait de ne pas toujours l'atteindre:

[1] Franz DE KERWAN: *L'Invitation à la Voix,* 1990. Edité sous un pseudonyme et à compte d'auteur. Cet extrait vient du texte intitulé «Interlude», p. 21.

«Source en moi dormant, chanteuse qu'éveille
Un archet de brise, un oiseau qui fuit,
Je retiens mon cœur au bord de ta nuit,
Au bord du silence, et je tends l'oreille[2]*.»*

Se tenir au bord des sources de l'expression, à l'écoute de sa musique intérieure, de cette perle précieuse qui est son bien le plus intime:

«Je n'ai d'autre bien sous le ciel
que cette parole à moi donnée pour rien
et qui est mon honneur[3]*.»*

Cette parole vient d'une voix car *«La Voix n'est obtenue que dans la parole, non en toute parole: mainte parole n'est pas faite*[4]*.»* Et la Voix s'habille de poésie, trouvant de cette façon à dire le cœur de son propre cœur. Henry Bars prit de plus en plus conscience du don qu'il avait reçu et de sa royale gratuité:

«Elle avait toujours été là.
Elle était née avec l'enfant, ni l'un ni l'autre n'en savait rien. Elle était née endormie, elle avait crû avec lui; ensemble ils s'étaient éveillés au monde et l'un à l'autre[5]*.»*

Elle devait l'accompagner durant toute l'existence, tantôt vive et alerte, tantôt sommeillant au creux de son esprit dans le *«ciel de l'âme»*, désirant trouver l'idée créatrice qui germerait en œuvre:

«Mémoires d'un poète: la Voix semblait presque partie, elle revenait indécise dans une chambre de Provence, par de grands carrés bleu de nuit à la croisée, la mémoire investie par la mort toute proche[6]*.»*

3. C'est également *«une voix»* que Bars voulait trouver dans les œuvres des auteurs qu'il aimait particulièrement: une voix qu'il pourrait accorder à la sienne. Comme l'écrivait Du Bos dans «Camille Mauclair: interprète spirituel» – texte qui reprend parfaitement sa propre vocation –: *«C'est que l'interprétation n'est pas, comme au sortir de certaines lectures on serait tenté de le croire, un prix de consolation à l'usage des déshérités de la pensée: c'est un acte total auquel contribuent toutes les ressources de l'intelligence, toutes les antennes de la sensibilité, la capacité de l'âme elle-même*[7]*.»* C'est quelque chose

[2] *Ibid.*, p. 21, dernière strophe.
[3] *Ibid.*, texte intitulé «Antichant», p. 55.
[4] *Ibid.*, «La Voix qui était invitée», p. 67.
[5] *Ibid.*, p. 67.
[6] *Ibid.*, p. 70.
[7] Charles Du Bos: *Approximations*, Fayard, 1965, p. 582.

d'infiniment plus complet que la simple présentation critique d'une œuvre. Interpréter, c'est chercher à comprendre les auteurs et leurs œuvres *«de l'intérieur»;* c'est descendre en profondeur dans l'œuvre d'un autre, mais aussi y circuler jusqu'aux racines connues ou inconnues, révélées ou secrètes qui font l'âme d'un livre. C'est surprendre la vie d'une œuvre, non d'un seul ensemble, mais par petits coups de sonde, comme un spéléologue explorant les profondeurs. C'est alors que commence la tâche la plus délicate, à la façon dont le pensait Du Bos: *«Interpréter l'œuvre d'un artiste, ce n'est pas seulement la connaître – et son auteur à travers elle – au point que l'union des deux apparaisse comme un univers qui se suffise, comme le point de départ d'un mode d'existence nouveau: c'est descendre chez l'artiste jusqu'à cette vie végétative qui circule à son insu à travers tout ce qu'il fait, surprendre la formation et la montée de ses vapeurs; – et une fois qu'il les a surprises, c'est alors que pour l'interprète commence la tâche la plus délicate: comment exposer au regard cette flore sous-marine sans l'amener à la surface, partant sans la soustraire à la région même où se déploie toute l'efficace de sa vertu?*[8]*»* Un extrait des *Cahiers Charles Du Bos,* 23, de juin 1979, *Cahier* presque exclusivement composé de textes d'Henry Bars, contient un précieux travail intitulé «Charles Du Bos et les autres – ou: l'interprète». En voici une phrase où se trouve exprimé le cœur de la démarche de Du Bos qui correspond parfaitement à celle d'Henry Bars:

> *«Interpréter pour lui, ce n'est que très secondairement situer un écrivain, ce n'est jamais le décomposer, ni le reconstruire, mais rendre présent un esprit; et pour qu'il soit présent il faut qu'il parle longuement, que nous entendions sa voix, si cette voix, enregistrée aux pages d'un livre plus fidèlement que sur la cire, plus profondément surtout, est le médium qui nous permette de "l'évoquer entre les morts"*[9]*.»*

4. Pour Du Bos et Bars, l'interprète recrée en quelque sorte l'œuvre qu'il étudie, fait renaître l'auteur dont il parle: *«A l'ironie qui mime se substitue ici la ferveur, l'admiration et l'amour qui recréent*[10]*.»* L'interprète fait œuvre de création, à la manière dont un musicien interprète une œuvre, c'est-à-dire en y apportant une touche personnelle, un ton unique. Il recrée spirituellement la pensée d'un autre, mais comme faisant corps avec la sienne, ou plutôt comme résonnant avec la sienne d'une secrète harmonie. La littérature peut être alors considérée comme l'histoire d'une rencontre entre deux âmes: *«C'est dire que la littérature part de l'âme, que c'est à notre âme qu'elle s'adresse, et qu'elle ne la rencontrera jamais que si d'abord, et avant tout autre chose, c'est par*

[8] *Ibid.*
[9] *Cahiers Charles Du Bos,* 23, juin 1979, p. 35.
[10] Henry BARS: «Fragments sur Charles Du Bos», *Cahiers Charles Du Bos,* 23, juin 1979, p. 34.

l'émotion que notre âme répond. Or, au plus intime, au tréfonds de nous-même, l'émotion est la donnée globale, et la réponse de notre émotion, c'est la réponse de tout notre être[11].» Cette mystérieuse union d'une âme à une autre âme fut l'expérience exacte faite par Henry Bars avec quelques auteurs.

5. Henry Bars, comme Jacques Maritain, fut toujours fasciné par l'idée que l'esprit n'était pas toujours en action, mais qu'il avait besoin de temps de repos, de maturation. Il faut y voir un appel au silence, à la méditation, comme si notre esprit pouvait et devait fonctionner *«sans nous»* ou plutôt sans notre volonté active. Notre esprit a donc un inconscient, plus large que celui de la théorie freudienne; un inconscient siège de nos sources créatives, de notre capacité d'amour, de nos désirs de beauté et de vérité:

> *«Soleil spirituel sans cesse rayonnant qui active toute chose dans l'intelligence, et dont la lumière fait surgir toutes nos idées en nous, et dont l'énergie pénètre toutes les opérations de notre esprit. Et cette source originelle de lumière nous demeure invisible, cachée dans l'inconscient de l'esprit*[12].»

C'est dans ce préconscient de l'esprit que vit la poésie qui est en quelque sorte l'âme de la fonction artistique, et qui peut émerger à la conscience en une intuition créatrice unique. Par ce moyen, l'homme essaye de comprendre et d'interpréter le monde et les êtres qui le peuplent.

6. La poésie prend donc naissance dans le préconscient de l'esprit et peut s'exprimer par la médiation d'un interprète. Cette vocation d'interprète spirituel trouve sa place dans la réflexion de Jacques Maritain sur les différents modes de connaissance. En effet, très tôt dans son œuvre il est fait allusion à la connaissance par connaturalité (dès son premier ouvrage: *La philosophie bergsonienne*): connaissance qui se produit sans qu'interviennent l'analyse démonstrative et la formation de concepts: *«Dans cette connaissance par union ou inclination, connaturalité ou affinité, l'intellect est en jeu, non pas seul mais ensemble avec les inclinations affectives et les dispositions de la volonté, et il est formé et guidé par elles*[13].» Maritain distingue plusieurs catégories de connaissance par connaturalité: affective comme la connaissance concernant la vie morale ou dans la connaissance poétique; intellectuelle dans l'œuvre

[11] Charles Du Bos: *Approximations, op. cit.*, p. 1419.

[12] Jacques Maritain: *Œuvres Choisies,* présentées par Henry Bars, Tome II, pp. 665 et 666, Desclée de Brouwer, 1978. Cet extrait vient de *L'Intuition créatrice dans l'art et dans la poésie,* Desclée de Brouwer, 1966, *in Œuvres Complètes (Œ C),* Vol. X, 1985, pp. 225 et 226.

[13] Jacques Maritain: «De la connaissance par connaturalité», *Œ C,* Vol. IX, pp. 983 et 985.

du métaphysicien qui vise à la contemplation naturelle des choses divines; affective et intellectuelle dans l'expérience mystique. Chez Bars, le mode de connaissance à l'œuvre se rapproche du mode poétique. C'est dans *L'Intuition créatrice* que Jacques Maritain s'est le plus étendu sur la connaissance poétique: *«...dans une telle connaissance c'est l'objet créé, le poème, le tableau, la symphonie, dans son existence propre comme univers particulier qui joue le rôle tenu dans la connaissance ordinaire par les concepts et les jugements produits au-dedans de l'esprit*[14]*.»* En un sens l'œuvre diverse d'Henry Bars serait celle d'un poète, ce qui est sûrement exact. Mais il faut y ajouter une autre dimension.

7. Son intérêt pour l'œuvre de Maritain révèle une autre facette de sa démarche intellectuelle. Dans le numéro d'hommage des *Cahiers J. Maritain* pour le centenaire du philosophe, il a dressé cette subtile définition de lui-même:

> *«Le territoire où je me suis toujours senti chez moi... est situé aux frontières entre l'expression poétique, l'expérience religieuse et la réflexion des philosophes*[15]*.»*

Henry Bars était convaincu de l'existence d'un savoir particulier: *«le savoir de praticien»,* de celui qui expérimente dans sa propre existence ce qu'il retranscrira ensuite dans une œuvre. Il s'était mis, comme Jacques Maritain, à l'école des écrivains et des philosophes, pour se faire enseigner:

> *«Une des raisons qui m'ont de bonne heure attiré vers Jacques, c'est qu'il venait du côté de chez Baudelaire: avant d'assimiler, avec quelle puissance, la discipline de l'Ecole, il avait assimilé ce que la culture profane avait de prégnant*[16]*.»*

Par là nous rejoignons l'idée d'une connaissance par connaturalité, où interviennent l'expérience, l'amitié, la poésie, mais aussi l'habitus philosophique. Dans une lettre, Jacques Maritain lui écrit: *«La merveille chez toi, c'est cette exigence intuitive jointe à l'indispensable rectitude rationnelle (si rare)*[17]*.»*

[14] Jacques MARITAIN: *L'Intuition créatrice dans l'art et dans la poésie,* in *Œ C,* Vol. X, 1985, pp. 247 et 248.

[15] Henry BARS: «La rencontre avec Jacques Maritain», in *Cahiers J. Maritain,* p. 123.

[16] *Ibid.*

[17] Lettre du 11 août 1966, de Kolbsheim. Des extraits des lettres de Jacques Maritain à Henry Bars ont été publiés dans les *Cahiers J. Maritain,* 24, juin 1992.

II. *Maritain en notre temps:* l'œuvre d'un interprète spirituel

1. La correspondance entre Jacques Maritain et Henry Bars – encore largement inédite – s'étale sur une période assez courte: essentiellement années cinquante-soixante[18]. Mais elle prend surtout son essor autour de l'ouvrage fondamental *Maritain en notre temps*[19], publié en 1959.

Depuis l'immédiat après-guerre, Bars avait le projet d'écrire sur Maritain, mais la naissance fut difficile et longtemps contrariée. L'élaboration fut lente et tout aussi délicate: du 18 novembre 1956 au 1er décembre 1958. Il ne souhaitait pas répéter ce que Maritain avait déjà écrit dans son œuvre, ni reprendre l'étendue de sa pensée:

> *«Mais refléter aussi fidèlement, aussi librement que possible, une pensée jaillissante dans une autre pensée amicale et questionneuse...*[20]*»*

Allait alors commencer un dialogue sur plusieurs années, Henry Bars expédiant à Jacques Maritain, installé aux Etats-Unis, les chapitres du livre les uns après les autres. Dans une lettre inachevée écrite le 6 juin 1956, mais envoyée bien plus tard, Henry Bars annonçait ses intentions:

> *«J'ai toujours pensé que je rendrais un meilleur hommage à votre pensée si je restais fidèle à toute la mienne, si je ne dépassais jamais dans l'assentiment ce que je croyais avoir compris et pouvoir accepter*[21]*.»*

La surprise fut très grande pour Maritain de découvrir l'existence de quelqu'un qui connaissait si bien, et si précisément sa pensée: *«J'ai lu avec grande émotion la préface et le premier chapitre de votre livre... J'aime le mouvement de vos pages et la flamme qui les parcourt. Vous avez un don admirable de jaillissement d'un flot de pensée continu qui rassemble et emporte toutes choses*[22]*.» Maritain en notre temps* est incontestablement, et de l'avis des spécialistes, le meilleur ouvrage écrit à ce jour sur la pensée de Maritain.

Peu après la sortie du livre, Etienne Gilson, autre grande figure du thomisme, écrivit à Henry Bars: *«Votre livre est une chose extraordinaire, une récompense de choix que Dieu donne par vous à un homme vraiment grand... On écrira beaucoup sur Maritain, votre livre ne sera jamais refait*[23]*.»*

[18] Merci à M. François Estrangin, exécuteur testamentaire d'Henry Bars, qui nous a donné l'autorisation d'utiliser cette correspondance.

[19] Henry Bars: *Maritain en notre temps,* Grasset, 1959.

[20] Voir préface de l'ouvrage et «La rencontre avec Jacques Maritain», in *Cahiers J. Maritain,* 4-5.

[21] Cette lettre peut se lire entièrement dans les *Cahiers J. Maritain,* 24, à la page 16.

[22] Extraits de la lettre de Jacques Maritain à Henry Bars, du 25 août 1958, écrite de 57 Buell Lane, East Hampton, New York et publiée entièrement dans les *Cahiers J. Maritain,* 24, pp. 17, 18 et 19.

[23] Cité par René Mougel dans son texte «In memoriam Henry Bars», in *Cahiers J. Maritain,* 23, p. 66.

2. Ce livre n'est pas une biographie, mais une réflexion sur le parcours intellectuel et spirituel du philosophe. Une réflexion sous forme d'essai où Bars recrée lui-même, dans son propre vocabulaire, l'harmonie d'une pensée, où il se délecte dans les nuances. C'est aussi une mise en perspective dans tout le contexte accompagnant l'élaboration des œuvres de Maritain: son mouvement et sa dynamique interne, son dialogue avec les artistes, avec les événements. Un *«Maritain vu et vécu»* par Henry Bars, imaginé à travers les lectures et la méditation.

En cela les titres des différents chapitres sont évocateurs. Rien comme «Maritain et la poésie» ou «La politique», voire «La métaphysique dans son œuvre», mais quatre parties portant les titres suivants: «Rédemption du temps», «Ecartèlement à deux mondes», «Philosophe dans la foi», «Passage de l'esprit». Dans chacun de ses chapitres Bars décrit, commente en poète, en philosophe, en spirituel les différents domaines de la pensée de Maritain.

3. La «Rédemption du temps» est l'œuvre générale de l'intelligence, la rédemption du temps par l'intelligence. La métaphysique est au cœur du débat du philosophe dialoguant avec l'art, la liberté, la philosophie morale:

> *«Rien d'étonnant alors si la métaphysique et la philosophie de la nature, qui de soi précèdent et règlent l'éthique, sont reprises avec et par elle dans le grand mouvement de liberté soucieuse et créatrice que domine seule la loi éternelle*[24]*.»*

L'intelligence vue dans ses sources créatrices, dans et par l'œuvre de Jacques Maritain, c'est le désir d'Henry Bars, car elle *«serait ce qui empêche l'or de se dissiper en poudre*[25]*»*. La philosophie se distingue par nature de la poésie, la finalité de l'une est de connaître et celle de l'autre est de créer, mais Bars cherche à travers Maritain les voies du dialogue, de la concertation. Pour Maritain, à la source de la connaissance philosophique est une intuition fondamentale, celle de l'être: nous sommes entourés par la vie même des autres qui s'imposent à nous, d'êtres en existence. Cette découverte par l'esprit prend la forme d'une intuition: *«Quand l'intuition de l'Etre et de l'Existence se produit en moi, elle entraîne normalement avec elle une autre intuition, l'intuition de ma propre existence ou du Moi, l'intuition de la Subjectivité en tant que subjectivité*[26]*.»* Si cette intuition est à l'origine de la pensée, elle atteint aveuglément, mais profondément, la source de toute

[24] Henry BARS: *Maritain en notre temps, op. cit.*, p. 38.
[25] *Ibid.*, p. 39.
[26] Jacques MARITAIN: *Raison et Raisons,* cité dans *Maritain en notre temps,* p. 68.

connaissance: aussi bien philosophique que poétique. Il ne faut y voir aucun mélange des essences, aucune *«fusion philosophico-poétique»,* mais une percée aux origines car *«la saisie obscure du Soi comme amour implique la saisie obscure du soi comme fécondité*[27]*».*

Maritain eut bien conscience à la lecture de ce premier chapitre de la part personnelle effectuée par Henry Bars, de l'effort d'interprétation entrepris: *«...je ne sais ...si le Maritain dont vous parlez n'est pas quelquefois, surtout votre Maritain*[28]*.»* La suite de la lettre prouve bien que c'est un compliment et non un reproche, que Maritain est particulièrement touché de voir se refléter cette image de lui-même. L'intuition première de Bars dans ce chapitre était de montrer comment, par ses propres principes, la pensée de Maritain désirait redonner aux œuvres de l'esprit leur dimension intemporelle ou, plus profondément, monter par la méditation métaphysique au-dessus du temps, mais pour mieux le comprendre et le pénétrer.

4. D'une manière équivalente, l'envoi des chapitres suivants fut l'occasion d'échanges fructueux. «L'Ecartèlement à deux mondes» est une tentative au cœur de l'ouvrage pour rendre compte de la tension, chez Maritain, entre le présent et l'éternel: dans sa philosophie, sa poétique, sa politique, avec lesquelles il a entretenu des rapports complexes. Antimoderne ou ultramoderne, fixé sur une doctrine intransigeante – le thomisme – et effrayé par les erreurs qui ravagent le monde moderne, puis de plus en plus attendri par le sort des hommes; proche des artistes et des poètes, et si loin de leurs tentations et de leurs refuges individualistes; sur le plan politique, homme de gauche, mais éloigné des idéologies en vigueur dans ces milieux. Bars parle d'un écartèlement, d'une tension vigoureuse, d'une violence. A Cocteau, Maritain n'avait-il pas écrit: *«Il faut avoir l'esprit dur et le cœur doux*[29]*»?* Pour Henry Bars,

> *«Maritain n'est pas antimoderniste au sens absolu du mot; on pourrait même soutenir que sa philosophie est l'entreprise la plus hardie, la plus vaste, la plus vigoureuse pour refaire le modernisme manqué*[30]*.»*

Dans une courte lettre du 24 septembre 1958, Maritain écrit à Henry Bars, de Princeton: *«Raïssa et moi sommes dans l'émerveillement d'une compréhension si profonde et d'une si parfaite amitié d'esprit*[31]*.»*

[27] Henry BARS: *Maritain en notre temps,* p. 68.
[28] Lettre de Maritain à Bars, du 25 août 1958, de Princeton.
[29] Jacques MARITAIN: *Réponse à Jean Cocteau,* Librairie Stock, 1926, in *Œ C,* Vol. III, 1984, p. 724. Voir également *Les Cahiers de la NRF,* Gallimard, 1993, p. 336.
[30] Henry BARS: *Maritain en notre temps,* p. 192.
[31] Lettre publiée dans les *Cahiers J. Maritain,* 24, p. 19.

5. Durant le mois de novembre, il écrit de nouveau à Bars deux fois, à propos des chapitres 2 et 3. Le troisième chapitre, «Philosophie dans la foi», tourne autour de l'idée controversée de philosophie chrétienne, puis de politique chrétienne:

> *«Comme la philosophie par la théologie, l'ordre temporel avec ses moyens propres peut être assumé par l'ordre spirituel et aux fins du salut*[32]*.»*

Ceci prévalait au temps de la chrétienté médiévale, mais Maritain veut réfléchir sur la mise en place d'autres relations entre le spirituel et le temporel: les deux ordres étant distingués – c'est là un acquis de la période moderne –, le spirituel pourrait alors vivifier le temporel. Henry Bars veut réfléchir sur les chances de réalisation de cette nouvelle chrétienté basée sur les principes de *«l'humanisme intégral»*.

Maritain écrivit ses remarques à Henry Bars, remarques sur des faits précis ne touchant en rien l'admiration des premières lectures; mais celui-ci en fut contrarié (lettre d'Henry Bars du 9 décembre 1958). C'est à des signes comme ceux-là que se distinguent les véritables écrivains: attentifs à la vérité mais intransigeants sur leur liberté. Maritain le comprit fort bien puisqu'il y eut mise au point dès le 15 décembre: *«Mais il est bien clair que partout où je suggérais quelque changement dans votre texte il s'agissait seulement d'une suggestion, acceptable pour vous seulement si – et dans la mesure où – vous vous sentiriez d'accord avec elle*[33]*.»* Certains des correctifs demandés par Maritain furent effectués, d'autres abandonnés.

6. Entre-temps, le dernier chapitre, «Passage de l'esprit», avait été expédié aux Etats-Unis. Sur cette partie consacrée à la spiritualité, la foi, la recherche de la sagesse, Maritain écrit dans une lettre du 10 décembre 1958 qu'elle est tout simplement *«entièrement admirable*[34]*»* et qu'il en est tout bouleversé: *«Je ne puis que... vous offrir devant Dieu toute ma gratitude un peu éblouie.»* Cette dernière partie de l'ouvrage est certainement la plus personnelle. L'articulation entre l'aristotélisme et le mysticisme biblique y est présentée comme consubstantielle à l'œuvre de Maritain. Dans tout le chapitre court l'ouverture au surnaturel, à la spiritualité. Bars y dialogue avec les artistes, avec Bergson, Platon, Plotin. Il touchait là aux choses les plus précieuses au cœur des Maritain – il suffit de relire la fin du livre et l'étonnant développement sur la notion de

[32] Henry BARS: *Maritain en notre temps*, p. 245.
[33] Larges extraits de cette lettre publiés dans les *Cahiers J. Maritain*, 24, pp. 29, 30 et 31.
[34] Larges extraits de cette lettre publiés dans les *Cahiers J. Maritain*, 24, pp. 24, 25, 26 et 27.

pauvreté dans l'œuvre de Jacques, *«première des béatitudes», «perle de grand prix»*. Heureux, Jacques le fut aussi par la place donnée à l'union avec Raïssa:

> *«Mais de toutes les récompenses qu'on peut leur promettre, la plus précieuse est sans doute cette liberté des enfants de Dieu qui se paie si cher et qui est donnée pour rien: à défaut de la posséder encore, on en respire le parfum et on en contracte la nostalgie, en écoutant le sage de "La clef des chants", le chantre de "La vie donnée"*[35]*.»*

Le 26 octobre 1959, Henry Bars annonçait officiellement à Jacques Maritain la parution du livre.

7. Une vocation intellectuelle et spirituelle garde toujours son mystère, et par là même quelque chose d'inaccessible. Ce qui nous est simplement possible, c'est de nous approcher d'une œuvre, respectueusement, pour tenter d'y entendre cette Voix, dont Henry Bars a si bien chanté la mélancolie:

> *«Mais ces mêmes lecteurs, s'ils étaient vraiment attentifs, s'ils avaient l'oreille juste et le cœur bien placé, percevraient avec une incoercible certitude l'unité du ton, le chant involontaire de l'accent, cette inflexion qui nous trouve sourds tant que les voix chères se font entendre – et qui nous hante dès qu'elles se sont tues*[36]*.»*

Sylvain GUÉNA

[35] Henry BARS: *Maritain en notre temps,* p. 353.
[36] Henry BARS: «La Voix de Louis Guilloux», *Plein Chant,* 1982, p. 40.

La tragédie du fascisme

Jeune prêtre (il a été ordonné en 1932), l'abbé Edmond Chavaz est envoyé à l'Angelicum à Rome pour y poursuivre ses études de philosophie. Sur la demande de l'abbé Journet, il écrit une longue étude sur La Tragédie du Fascisme, *dans laquelle il étudie la doctrine du fascisme. Le texte ne sera jamais publié. Il porte la date du 11 février 1936. Mais il était prêt à l'impression et un jeu d'épreuves, corrigé de la main de l'abbé Journet et portant la date du 10 mars, a été retrouvé lors de la préparation du second volume de la* Correspondance Journet-Maritain.

C'est le refus par Mgr Besson de donner «l'Imprimatur» qui a empêché la parution. Le refus sera renouvelé en 1938 pour une publication dans la collection les Iles.

L'abbé Journet avait remis un jeu d'épreuves à Jacques Maritain (lettre de ce dernier, 27 avril 1936).

*Le ch. VII d'*Humanisme intégral, *publié en 1936, contient quelques pages sur* Totalitarisme fasciste et totalitarisme communiste *et sur les* Bases spirituelles du principe totalitaire[1]. *Le philosophe avait-il eu connaissance de la présente étude lors de la rédaction?*

On a peine à comprendre le refus de «l'Imprimatur» opposé à ces pages fortes et lumineuses. C'est comme si en ces années tragiques, la peur, la passion ou un calcul à courte vue avaient tué toute possibilité de lucidité.

Nova et Vetera *remercie vivement M. l'abbé Chavaz de l'autoriser à publier cette étude restée inédite à ce jour.*

P. Georges COTTIER, o.p.

[1] Jacques et Raïssa MARITAIN, *Œuvres complètes* VI, Fribourg-Paris, 1984, pp. 599-609.

1. Introduction

Avant d'être un mot le Fascisme est une action; là est peut-être sa tragédie, mais là est certainement son incomparable privilège.

MUSSOLINI

Le Fascisme est né de l'humaine nécessité de ne pas abandonner Dieu.

M. ARDEMAGNI

Ce siècle sera fasciste, a dit M. Mussolini; comme le précédent a été le siècle de l'individualisme issu des Immortels Principes de 89, le nôtre verra s'étendre partout la Révolution spirituelle des chemises noires. Car le fascisme n'est pas seulement un mode de gouverner les hommes, il n'est pas qu'une technique politique, il est avant tout un grand mouvement spirituel, moral et religieux destiné à rénover l'Italie, à créer «cette singulière figure, écrit le professeur G. Maggiore, qu'est l'homme-modèle, l'individu type auquel tous les autres doivent se conformer, si l'on veut que dans la communauté internationale chacun de nous puisse dire avec orgueil: je suis Italien». La fonction suprême du parti, qui embrigade les enfants dès l'âge de six ans, est de donner à la nouvelle Italie, modèle du monde, l'«Italien nouveau, modèle du monde».

La mission du fascisme est donc avant tout morale et c'est uniquement à ce point de vue que nous nous proposons de l'étudier. Nous avons à nous demander brièvement comment s'est formée cette doctrine, car on ne comprend bien une idée que lorsqu'on a pu suivre sa genèse; nous examinerons ensuite la doctrine elle-même, et enfin nous dirons quel jugement il faut porter sur ce qu'on n'hésite pas à appeler au-delà des Alpes «le cinquième évangile».

On voudra bien excuser les nombreuses citations que contient notre texte et qui en rendra peut-être la lecture un peu laborieuse. Cette manière de procéder par citations – dans lesquelles nous avons serré d'aussi près que possible l'italien, au risque d'être peu français – nous a paru être la meilleure garantie d'une juste interprétation de la doctrine que nous avons à exposer.

I. Les origines

2. Les deux âmes du peuple italien

Qui veut comprendre quelque chose à la mentalité italienne contemporaine ne doit pas perdre de vue que si l'entrée des troupes royales dans Rome, par la brèche de Porta Pia, le 20 septembre 1870, a réalisé l'unité géographique de la Péninsule, elle n'en a pas moins laissé subsister une opposition foncière, qu'on s'efforce aujourd'hui de vaincre entre ce que M. Gentile n'hésite pas à appeler les deux âmes du peuple italien.

L'une de ces âmes est celle de la grande majorité des Italiens, de ce qu'on peut appeler le peuple italien. Façonnée par des siècles d'histoire agitée, elle est pacifique, parfois jusqu'à la mollesse, résignée, imprégnée de cette piété populaire qui lève volontiers les yeux vers le ciel où elle découvre tout un peuple de saints très humains qui lui enseignent à s'adapter tant bien que mal aux circonstances difficiles qu'on est bien obligé de traverser sur cette terre avant de parvenir à la parfaite tranquillité d'un Paradis, plein de fleurs, d'oiseaux; piété qui s'accommode facilement d'une profonde ignorance. «Paresse, apathie, langueur, ignorance, insouciance, voilà ce qui frappe d'abord – écrivait Lamennais, dans ses *Affaires de Rome...* Ce peuple naît, vit et meurt sous le bâton de l'étranger ou à l'ombre de la potence paternelle des souverainetés nationales; n'ayant de patrie que dans le passé ou dans un avenir qui fuit toujours, il s'est fait du ciel, de l'air, de la jouissance présente et du sommeil comme une autre patrie, semblable à la dernière, celle du tombeau.»

Toute une tradition littéraire et artistique, facile, aimable, spontanée, est l'expression de cet état d'âme.

Mais les grands noms de la littérature italienne appartiennent à une autre tradition littéraire opposée à la précédente, à tel point qu'un critique italien contemporain a pu soutenir que les hommes de génie «sont l'expression contraire de leur peuple, l'exception et non pas la règle; ils sont en contradiction et non pas en accord avec la race dont ils sont issus. Les génies sont la démonstration de ce qu'un peuple n'est pas». Pour nous en tenir au XIXe siècle, un Foscolo, un Manzoni même, un Leopardi, un Carducci, pour ne citer que les plus grands, et de nos jours, un Papini, sont des écrivains de combat réagissant sans cesse contre leurs compatriotes. Des philosophes, des polémistes et des hommes politiques appartiennent à cette minorité énergique: les Gioberti, les Mazzini, les Cavour, les Garibaldi, dont tous les efforts tendent non seulement à l'unification spirituelle dans une même foi patriotique qui permettra à l'Italie de reprendre la première place dans le monde et d'y accomplir sa «mission». Ils réussiront à créer «un mode nouveau de penser, une âme

nouvelle, une Italie nouvelle, qui diffère de l'ancienne par une note extrêmement simple et pourtant d'une importance énorme: elle prend la vie au sérieux[2]».

Ce qui caractérise cette «âme», c'est sa tension perpétuelle vers un idéal, sa foi en la mission de l'Italie, son caractère religieux, d'une religiosité parfois en révolte contre l'Eglise, et qui fait bon marché des pratiques chrétiennes et même des dogmes, une religiosité dévoyée donc, mais qui n'en reste pas moins l'affirmation de tout un ordre de valeurs supérieures, spirituelles. Le matérialisme n'a jamais pu s'acclimater en Italie. Une caractéristique aussi de cette mentalité est son «réalisme», entendons par là son refus d'accorder une valeur quelconque à une pensée qui ne soit pas en même temps action et vie. Tel est le sens de ces axiomes, devenus des idées-forces, comme le *«Verum est factum»* de Vico, ou le «Pensée et Action» de Mazzini.

Ce sont les hommes de cette trempe qui, avec Garibaldi à leur tête, ont fait le *Risorgimento;* ce seront eux qui, avec *duce Benito Mussolini,* imposeront au pays cette seconde révolution, complément et aboutissement nécessaire de la première: le fascisme.

Le fondateur de l'Italie nouvelle appartient bien à cette lignée d'hommes d'action idéalistes et volontaires. C'est en toute vérité qu'il a pu écrire de lui-même: «Personne ne m'a nié jusqu'à présent ces trois qualités: une certaine intelligence, beaucoup de courage et un mépris souverain pour le vil argent.»

De son père, un forgeron révolutionnaire d'un petit village de Romagne, il dira, au moment où celui-ci mourut, en 1910: «Il ne nous a laissé aucun bien, mais un trésor spirituel, l'Idée.»

Sa formation intellectuelle est plutôt sommaire. Il débute dans la vie à dix-huit ans comme instituteur primaire, ce qui, à l'époque, n'exigeait pas de bien vastes connaissances. Mais M. Mussolini est un grand travailleur. Il se formera par lui-même, tout en gagnant péniblement sa vie comme manœuvre, en Suisse, où il passe en 1902, et en faisant de l'action révolutionnaire.

On sait que les maîtres qu'il lit et relit sont Machiavel, Nietzsche et Sorel. Cet autodidacte écrit un roman: *La maîtresse du Cardinal;* une *Histoire de la Philosophie,* aujourd'hui détruite, une étude sur Jean Huss et un essai sur les origines romaines du christianisme, intitulé: *Christo e Quirino.*

De retour en Italie, après son service militaire, il occupe divers postes importants dans le Parti Socialiste. A Trente, soumise à l'Autriche, il apprend, aux côtés du publiciste Cesare Battisti, qui sera fusillé pendant la guerre par les autorités autrichiennes, à unir le socialisme et le nationalisme.

[2] GENTILE, *Origini e Dottrina del Fascismo.*

En 1914, nous le trouvons à Milan. Ce jeune chef de trente ans dirige – en dictateur déjà! – le quotidien socialiste le plus important de la péninsule, l'*Avanti!*.

3. «L'interventisme»

L'Italie est probablement le seul pays au monde à commémorer chaque année, par un jour de fête nationale, l'anniversaire de son entrée dans la grande guerre.

C'est que, plus encore que la Marche sur Rome de 1922, le 24 mai 1915 marque pour l'Italie la fin d'un passé qui ne doit plus renaître et le début d'une ère nouvelle. «La guerre, écrit M. Giovanni Gentile, a été pour l'Italie la solution d'une profonde crise spirituelle.» Pendant les neuf mois que dura la neutralité, en effet, se sont affrontées et combattues les deux âmes du peuple italien.

Pour la masse et pour le parlement qui la représente, la guerre apparaît comme une aventure dangereuse, bien au-dessus des forces d'une nation encore jeune et mal assurée. Il vaut mieux persévérer dans une voie médiocre, sans doute, mais sûre. Pour la minorité d'«élite» au contraire, la guerre est une occasion unique: «Avec l'Allemagne ou contre l'Allemagne – écrit M. Gentile –, peu importe, l'essentiel est d'entrer dans la guerre, de jeter dans le feu toute la Nation... pour cimenter enfin dans le sang cette Nation, formée beaucoup plus par le hasard que par la valeur de ses enfants: plus par le concours de circonstances favorables que par un effort efficace de la volonté du peuple italien conscient de son unité, de l'intérêt de son unité, de son droit à l'unité. Cimenter la nation comme seule peut le faire la guerre, créant pour tous les citoyens une seule pensée, une seule façon de sentir, une même passion et une commune espérance, une anxiété vécue par tous, jour après jour, dans une seule angoisse pour la vie de chacun, envisagée et sentie, d'une manière obscure ou vive, comme liée à la vie et au destin de quelque chose qui est commun à tous mais qui dépasse l'intérêt particulier de chacun. Cimenter cette Nation pour en faire une Nation vraie, réelle, vivante, capable de se mouvoir, d'avoir une valeur et de se mettre en valeur de compter dans le monde...[3]»

Les «interventistes» appartiennent à toutes les classes de la société, représentent toutes les opinions politiques. Entrer en guerre, ce n'est pas une question de parti mais de tempérament!

A leur tête, celui qui mène la bataille, qui, avec ses «faisceaux d'action révolutionnaire» descend dans la rue pour former l'opinion et faire pression sur le gouvernement et qui, par cette action, deviendra l'un des

[3] *Origini*, p. 19.

principaux artisans de la victoire de l'âme héroïque de l'Italie et qui provoquera la déclaration de guerre, est M. Mussolini.

Il a commencé la campagne interventiste dans les colonnes de l'*Avanti!* qu'il a dû quitter pour ce motif en même temps qu'il était exclu du parti socialiste, résolument pacifiste. Sans se laisser abattre il a fondé, au début de 1915, le *Popolo d'Italia* dont le but principal sera précisément de provoquer, en formant l'opinion publique, la déclaration de guerre, de hâter ainsi la révolution: «Abandonner le parti socialiste ce n'est pas, pour lui, passer au camp ennemi, mais l'effet de l'impatience d'une trop longue attente: mépris pour l'esprit accommodant et pour l'impuissance à réaliser la révolution, du vieux socialisme, tombé entre les mains des «politicards», imprégné de mentalité bourgeoise et parlementaire; c'était l'espoir d'accomplir, par d'autres moyens et par d'autres voies – mais toujours, cependant, dans l'orbite spirituelle du socialisme, cette révolution que les autres désormais se montraient incapables d'accomplir[4].»

Le prolétariat ne peut être fort que dans une nation forte. Les socialistes sont victimes d'une idéologie internationaliste trompeuse.

C'est dans les campagnes de presse du *Popolo d'Italia* qu'on trouve pour la première fois ces deux termes accouplés: socialisme, national.

Pendant toute la guerre, même aux moments où souffle sur le pays un vent de défaitisme, le *Popolo d'Italia* cherchera à maintenir l'enthousiasme des «radieuses journées de mai».

4. Le mouvement fasciste

Bien que victorieuse, l'Italie sort de la guerre avec la psychologie d'un peuple vaincu, épuisée par le long effort, découragée, désorganisée. Les alliés d'hier ne tiennent pas les promesses du pacte de Londres. Au gouvernement, l'équipe ancienne des politiciens d'avant 1914, Nitti, puis Giolitti en tête, se montre d'une faiblesse incurable, tant à l'égard des puissances étrangères qu'à l'égard des pêcheurs en eau trouble qui ne manquent pas de profiter du mécontentement général pour précipiter le pays dans l'anarchie. Les grèves et les désordres se multiplient. Socialistes et communistes triomphent.

«L'heure de l'expiation est arrivée pour l'Italie interventiste et intervenue», proclame, à la Chambre, le député C. Trèves.

Les «interventistes» de 1915 vont-ils laisser gâcher ainsi la victoire chèrement achetée au prix de 600 000 victimes?

A nouveau éclate le conflit entre «les deux âmes» du peuple italien.

[4] Prof. VOLPI.

De Milan, du *Popolo d'Italia* partent des appels aux anciens combattants: le moment est venu de réunir «la constituante de l'interventisme» qui devra régénérer le pays. Le 23 mars 1919 est constitué à Milan le premier des «faisceaux de combat». Rapidement, des groupes analogues se forment dans les principales villes de l'Italie du Nord; puis l'Italie centrale suit l'exemple: le mouvement fasciste est lancé. En quatre ans (1919 – 28 octobre 1922) il deviendra assez puissant – demeurant cependant une minorité – pour conquérir le pouvoir.

Quel est son programme?, demande-t-on. M. Mussolini répond que son programme consiste à n'avoir pas de programme. Le fascisme n'est pas un parti mais «l'antiparti» ou le «superparti» dirigé d'abord contre le socialisme négateur des valeurs nationales mais aussi et surtout contre «les partis en tant que partis c'est-à-dire en tant qu'ensemble de formules, de programmes bien délimités, de principes et de dogmes». «– Notre programme est simple: nous voulons gouverner l'Italie. On nous dit: des programmes! Mais il y en a trop de programmes! Ce ne sont pas les programmes de salut qui manquent à l'Italie! Ce qui manque ce sont les hommes et la volonté» (discours d'Udine).

«Mussolini, écrit le professeur Volpi, dans l'*Enciclopedia Italiana,* comme tous ceux qui s'adressent aux sentiments plutôt qu'aux idées et qui, par ce moyen, veulent provoquer l'action, clarificatrice des idées, restait dans le vague. Nous accepterons et nous développerons, disait-il, tout ce qui sera utile à la nation, nous repousserons le reste. Nous ne voulons aucun préjugé, monarchique ou républicain, catholique ou anticatholique, socialiste ou antisocialiste. Le fascisme cesse d'être le fascisme dès qu'il adhère à un préjugé.»

Cependant le fascisme recrute la grande majorité de ces adhérents dans le peuple des villes et principalement des villes ouvrières. Il est et il restera toujours, contrairement à ce qu'on imagine à l'étranger, un mouvement populaire, prolétaire. S'il n'a pas de positions prises, il manifeste des tendances, et ces tendances sont républicaines (les premiers députés fascistes refuseront d'assister à la lecture du discours du trône) et anticléricales (au congrès de Florence, on demande l'expulsion du Pape, la «dévaticanisation» de l'Italie).

L'année 1921 marque une étape importante dans l'histoire de la doctrine fasciste. Dans le courant jusque-là exclusivement populaire – non pas au sens d'un mouvement de masse, mais en tant que formé d'éléments ouvriers, pour la plupart transfuges du socialisme – vient se jeter l'affluent important, d'origine bourgeoise, du parti nationaliste. La nécessité de s'unir afin de vaincre l'anarchie de plus en plus menaçante et aussi une certaine parenté dans les aspirations ont provoqué cette fusion.

Avec l'élément bourgeois entre dans le parti l'élément intellectuel formé à l'école idéaliste des Gentile et des Croce. La doctrine du

fascisme résulte – nous aurons à étudier comment – de la fusion de ces deux tendances: l'«activisme» de la première période fasciste et l'«idéalisme» des intellectuels.

Cette fusion n'alla pas sans difficultés. Les nationalistes manifestaient un certain orgueil et des airs de supériorité, se posaient en précurseurs et hommes de pensée; les autres (les fascistes de la première heure) supportaient mal cette espèce d'infériorité et de minorité spirituelle.

Mais l'union se fit contre le gouvernement, la bourgeoisie inerte, «les traditionalistes, les sédentaires, en somme le grand ventre de l'Italie». Désormais, le fascisme possède une doctrine cohérente et complète. Au point de vue doctrinal, qui est le seul que nous nous proposons de considérer ici, nous pouvons, d'après ce qui vient d'être rappelé de l'histoire de la révolution fasciste, distinguer nettement deux phases: celle que nous appellerons, pour abréger, du fascisme méthodique, phase de l'empirisme, d'un mouvement qui cherche sa voie; puis, seconde phase, celle du fascisme dogmatique, qui a trouvé sa formule et dont l'effort tend à la faire passer dans les institutions et dans la législation: Loi sur le Grand Conseil, Réforme de l'enseignement, Œuvre Balilla, Charte du Travail, Loi sur l'Etat corporatif, etc.

Nous pouvons maintenant étudier les thèses principales du système fasciste en ces deux périodes de son existence.

II. Le «Fascisme méthodique»

5. Le Primat de l'Action

«Ma doctrine, déjà à cette époque (1919-1921) – écrit M. Mussolini dans un article fondamental de l'*Enciclopedia Italiana* (1923) (au mot *Fascismo*), reproduit séparément, en de nombreuses éditions, sous le titre *Dottrina del Fascismo,* dont la dernière a été publiée à Milan en 1935 et porte sur la bande: *Le Vademecum de l'Italien nouveau* – ma doctrine était déjà celle de l'action.»

Rien d'extraordinaire en cela. Dans tous les pays éprouvés par des crises et dirigés par des gouvernements faibles, on voit surgir des mouvements de salut public, au programme fort sommaire. Le fascisme, à ses débuts, n'est qu'un de ces mouvements de réaction, et si l'on fait la part du tempérament et des circonstances, on s'apercevra que le «fascisme méthodique», dans son fond, ne diffère pas essentiellement des mouvements similaires qu'on peut observer ailleurs qu'en Italie.

Primum vivere, deinde philosophari, dit le proverbe. En temps de crise la pensée désintéressée est un luxe inutile, sinon encombrant. Il faut d'abord «en sortir» et pour cela accepter toutes les bonnes volontés,

d'où qu'elles viennent, pourvu qu'elles soient fortes. On ne s'entend pas sur les idées, on ne professe pas les mêmes opinions: laissons de côté théories et idées, elles sont l'immobile, une entrave inutile; nous ferons l'unité dans l'*Action*.

«Le négatif, l'éternel immobile est damnation, confiait M. Mussolini à E. Ludwig. Je suis pour le mouvement. Je suis un marcheur.»

Dès lors, une idée n'est vraie que lorsqu'elle est immédiatement utile; elle cesse d'être vraie dès qu'elle cesse d'être efficace: pragmatisme et relativisme sont les conséquences nécessaires du principe du primat de l'action.

«Notre bataille est plus ingrate, mais elle est plus belle, disait le Duce en 1920, parce qu'elle nous oblige à ne compter que sur nos seules forces. Nous avons déchiré toutes les vérités révélées, craché sur tous les dogmes, repoussé tous les paradis, tourné en dérision tous les charlatans – blancs, rouges, noirs – qui mettent dans le commerce des drogues miraculeuses pour donner la "félicité" au genre humain. Nous ne croyons pas aux programmes, aux schémas, aux saints, aux apôtres: et par-dessus tout nous ne croyons pas à la félicité, au salut, à la terre promise. Nous ne croyons pas à une solution unique – qu'elle soit économique, politique ou morale – à une solution linéaire des problèmes de la vie, parce que – ô illustres maîtres-chanteurs de toutes les sacristies – la vie n'est pas linéaire et vous ne la réduirez jamais à un segment clos entre des besoins primordiaux.» La vie est contradiction: contradiction féconde: «La lutte, disait encore M. Mussolini, en 1921, la lutte est l'origine de toutes les choses parce que la vie est pleine de contrastes: il y a l'amour et la haine, le blanc et le noir, le jour et la nuit, le bien et le mal et jusqu'à ce que l'équilibre se réalise par la somme de ces contrastes, la lutte sera toujours au fond de la nature humaine, comme une fatalité suprême. Et du reste il est bien qu'il en soit ainsi. Nous pouvons avoir aujourd'hui la guerre économique, la guerre des idées, mais le jour où l'on ne lutterait plus serait un jour d'ennui, de mort, de ruine. Or, ce jour n'arrivera pas. Précisément parce que l'histoire se présente comme un panorama changeant. Si l'on prétendait retourner au calme, à la paix, à la tranquillité, on combattrait les tendances de notre époque actuelle qui est une époque dynamique. Il faut se préparer à d'autres surprises, à d'autres luttes. Il n'y aura pas d'époque de paix avant que les peuples ne s'abandonnent à un songe chrétien de fraternité universelle, et ne se tendent la main pardessus les océans et les montagnes. Pour mon compte, je ne crois pas trop à cet idéal, mais je ne l'exclus pas, parce que je n'exclus rien...»

Autre conséquence nécessaire de la «doctrine de l'action»: l'antiintellectualisme. L'intelligence n'a de valeur qu'au service de la volonté: celle-ci étant entendue, cela va sans dire, non au sens de l'appétit rationnel que lui donne la philosophie traditionnelle, mais comme la somme de toutes les énergies, de tous les instincts, de toutes les forces

qui se trouvent dans l'homme: tout ce que, depuis M. Bergson, on appelle l'élan vital.

«Si le dernier mot de la science est le relativisme, écrivait M. Mussolini dans le *Popolo d'Italia,* le 22 novembre 1921, et si le relativisme reconnaît une *supériorité absolue de la vie et de l'action sur l'intelligence,* le mouvement fasciste est, on peut dire, un "superrelativisme". Et si le relativisme est lié à Nietzsche et à son *Wille zur Macht,* le fascisme est la plus formidable création de volonté de puissance, individuelle et nationale.»

Dès ce moment, le fascisme commence la lutte, qu'il n'abandonnera plus, contre toute pensée qui n'est pas ordonnée immédiatement à l'action. Son chef répand autour de lui le mépris pour les hommes trop savants ou «trop intelligents», pour les intellectuels «capables de couper un cheveu en quatre mais incapables d'imprimer la moindre impulsion aux choses», pour ceux que plus tard il appellera les «embusqués de l'histoire».

Cependant, et c'est en cela qu'il diffère du matérialisme marxiste, le fascisme ne nie pas l'existence des valeurs spirituelles, il ne les considère pas comme des épiphénomènes. Bien au contraire, à ses yeux, elles sont l'essentiel, ce que l'homme possède de plus profondément humain. Dans un message au peuple anglais, le 5 janvier 1924, M. Mussolini pourra dire: «Le Fascisme italien n'a pas été seulement une révolte politique contre des gouvernements mous et incapables qui avaient laissé dégénérer l'autorité de l'Etat et menaçaient d'arrêter l'Italie dans la voie de son développement, mais il a été une *révolte spirituelle* contre les vieilles idéologies qui corrompaient les principes sacrés de la religion, de la patrie et de la famille.»

De cette double attitude: reconnaissance des besoins et des forces spirituelles d'une part, anti-intellectualisme d'autre part, procèdent logiquement deux caractères importants du fascisme: sa façon totalitaire d'aborder les problèmes, son pessimisme.

Totalitarisme méthodique ou de fait, qui prépare le totalitarisme doctrinal ou de droit, que nous retrouverons plus tard. Conséquence, avons-nous dit, de l'anti-intellectualisme; en effet, s'il est vrai que c'est l'homme tout entier qui agit – *actiones sunt suppositi,* disaient les Anciens – il n'en est pas moins vrai que les motifs de ses diverses actions et les facultés par lesquelles l'homme agit sont réellement distinctes entre elles. Or, seule l'intelligence – par un travail long et délicat et qui ne supporte pas d'être brusqué et faussé – peut distinguer sans séparer les différents ressorts et rouages du subtil mécanisme spirituel de l'âme humaine; pour les sens et pour l'imagination, au contraire, – dont le travail est rapide et dont les résultats s'imposent à tous – toute distinction est en même temps une séparation et une négation. Or, qu'arrivera-t-il si l'on refuse à l'intelligence la possibilité de s'exercer en toute liberté, si dans la hâte de faire vite et d'arriver à des résultats immédiatement

pratiques on l'asservit à des fonctions qui lui sont inférieures? On se trouve en présence d'un dilemme:

• ou bien l'on acceptera les cloisons étanches élevées par la raison prisonnière de l'imagination dans l'unité foncière de l'homme: on acceptera toutes les séparations: séparation de l'économique et du politique, du politique et du religieux, etc., et l'on construira de ces êtres «abstraits» dont le type est «l'homme économique» de Marx;

• ou bien l'on s'en tiendra fermement au principe de l'unité de l'homme et l'on repoussera toute distinction: et alors on sera «totalitaire» ou, comme on préfère dire, «concret».

Le socialisme a opté pour la première solution (qui aboutit finalement, elle aussi, à un «totalitarisme» mais d'une autre nature, négateur et destructeur de tout ce qu'il ne regarde pas comme seul réel: la matière et ses puissances); le fascisme a choisi la seconde: il est totalitaire.

Il est aussi pessimiste. Qui nie sa différence spécifique et ne voit dans l'homme que l'animal peut promettre à celui-ci le bonheur sur terre par la satisfaction de ses besoins matériels. Mais qui reconnaît dans l'homme des besoins essentiellement spirituels, reconnaît du même coup la radicale disproportion entre l'infini que comportent ces aspirations et tout ce que la terre peut offrir; et qui méconnaît en même temps les vérités que l'intelligence peut établir au sujet de notre destinée et surtout ce que la foi nous en enseigne, comment pourrait-il sincèrement promettre le bonheur à l'homme? Il ne lui reste qu'une solution: affirmer que l'homme n'a pas de fin – repousser tous les téléologismes, dira M. Mussolini – et le jeter à corps perdu dans l'action.

Un exemple mémorable du pessimisme auquel aboutit nécessairement une intelligence lucide – jusqu'à un certain point puisqu'elle se trompe lorsqu'elle apprécie sa propre nature – mais privée des secours d'une métaphysique profonde et surtout de la Foi, nous est fourni par Machiavel, dont on sait la profonde influence sur le fascisme. Qu'on nous permette de citer un long passage du *Preludio al Principe,* dans lequel M. Mussolini se demande: «A quatre siècles de distance qu'y a-t-il encore de vivant dans le *Prince?* Les conseils de Machiavel peuvent-ils avoir encore une utilité pour ceux qui régissent les Etats modernes?

«Ma thèse répond à ces questions. J'affirme que la doctrine de Machiavel est plus vivante aujourd'hui qu'il y a quatre siècles, parce que si les aspects extérieurs de notre vie sont grandement changés, il n'y a pas eu de variation profonde dans l'esprit des individus et des peuples...

«Quelle est l'opinion de Machiavel sur les hommes? Est-il optimiste ou pessimiste?...

«Ce qui apparaît manifestement, même à une lecture superficielle du *Prince,* c'est le pessimisme aigu de Machiavel au sujet de la nature humaine. Comme tous ceux qui ont eu l'occasion d'entretenir un commerce vaste et continu avec leurs semblables, Machiavel est un

contempteur des hommes et il aime à nous les présenter dans leurs aspects les plus négatifs et les plus mortifiants.

«Les hommes, selon Machiavel, sont "tristes", plus attachés à leurs biens qu'à leur propre sang, prompts à changer leurs sentiments et leurs passions. Au chapitre XVII du *Prince,* Machiavel s'exprime ainsi: *Des hommes en général on peut affirmer ceci: qu'ils sont ingrats, changeants, simulateurs et dissimulés, lâches devant le danger et avides de gain: et tant que tu leur fais du bien ils sont tout à toi; ils t'offrent leur sang, leurs biens, leur vie et leurs enfants, comme je l'ai dit plus haut, quand le péril est éloigné; mais quand le danger s'approche de toi, ils te tournent le dos. Et le prince qui s'est fié à leur parole, et se trouve par ailleurs dénué d'autres précautions, tombe dans la ruine... Les hommes prennent moins garde d'offenser celui qui se fait aimer que celui qui se fait craindre, parce que l'amour est maintenu par un lien de reconnaissance, qui, les hommes étant "tristes", sera rompu en toute occasion où cela sera utile; mais la crainte est maintenue par une peur qui ne t'abandonne jamais.* En ce qui concerne les égoïsmes humains, je trouve, dans les *Papiers divers,* ceci: *Les hommes ressentent plus de douleur d'un bien qui leur est ôté, que de la mort d'un frère ou d'un père, parce que la mort peut s'oublier, la fortune, jamais. La raison en est patente: c'est que chacun sait que, par un changement de régime, un frère ne peut pas ressusciter, mais qu'il pourrait reprendre son bien.*

«Et au chapitre III des *Discours: Comme le démontrent tous ceux qui étudient la vie civile, et comme le montrent les exemples dont sont remplies toutes les histoires, il est nécessaire à celui qui dirige une République et en fait les lois, de présupposer que les hommes sont mauvais et qu'ils exerceront toujours la malignité de leur âme, chaque fois qu'ils en auront l'occasion... Les hommes ne font jamais le bien, sinon par nécessité. Mais où la liberté abonde, et qu'il peut y avoir de la licence, toute chose se remplit immédiatement de confusion et de désordre.*

«On pourrait ajouter des citations, continue M. Mussolini, mais ce n'est pas nécessaire. Les fragments cités sont suffisants pour montrer que le jugement négatif porté sur les hommes n'est pas accidentel mais essentiel dans l'esprit de Machiavel. Il représente une constatation justifiée et désolée... Il est aussi évident que Machiavel, en jugeant les hommes comme il le faisait, ne se référait pas seulement à ceux de son temps, aux Florentins, aux Toscans, aux Italiens qui ont vécu à cheval sur le XVe et le XVIe siècles, mais aux hommes, sans limitation d'espace ou de temps. Il s'est passé bien du temps depuis, mais s'il m'était permis de juger mes semblables et contemporains, je ne pourrais atténuer en rien le jugement de Machiavel. Je devrais peut-être l'aggraver. Machiavel ne se fait pas d'illusions et il n'en fournit pas au prince. L'antithèse entre le prince et le peuple, entre l'Etat et l'individu est fatale dans la conception de Machiavel. Ce qu'on a appelé utilitarisme, pragmatisme, cynisme machiavélique, découle logiquement de cette position initiale.» Le mot

Prince signifie Etat. «Tandis que les individus tendent, poussés par leurs égoïsmes, à l'atomisme social, l'Etat représente une organisation et une limitation. L'individu tend continuellement à s'évader. Il tend à désobéir aux lois, à ne pas payer les impôts, à ne pas faire la guerre. Peu nombreux sont ceux qui – héros ou saints – sacrifient leur moi sur l'autel de la patrie. Tous les autres sont en état de révolte potentielle contre l'Etat.» Et M. Mussolini de conclure: «Bien avant mon article désormais fameux, *Forza e consenso,* Machiavel écrivait dans *Le Prince* (chap. VI): *De là vient que tous les prophètes armés sont vainqueurs, et les désarmés ruinés.* Parce que ... la nature des peuples est changeante; et il est facile de les persuader d'une chose mais il est difficile de les maintenir dans cette persuasion; *et c'est pourquoi il convient d'être organisé de telle façon que lorsqu'ils ne croient plus, on puisse les faire croire par force. Moïse, Cyrus, Thésée et Romulus n'auraient pas pu leur faire observer longtemps leurs constitutions, s'ils avaient été désarmés.*»

Nous pouvons sans injustice porter au compte de M. Mussolini (et certes il ne se refuserait pas à l'opération) ce qu'il dit lui-même de Machiavel: ce qu'on a appelé utilitarisme, pragmatisme, cynisme fasciste découle logiquement de cette position initiale...

Les leçons de Georges Sorel ne feront que renforcer cette opinion que les élites doivent imposer leur domination par la violence, la violence qui est sacrée lorsqu'elle est au service de l'Idée.

De Sorel aussi, et de Péguy, M. Mussolini a appris que les masses ne peuvent être soulevées que par de grands mythes imaginatifs. Et c'est pourquoi, dès le début, on voit se former systématiquement ce vocabulaire mystique – le frère du Duce fondera même à Milan une école de mystique fasciste – dont les termes sont empruntés à la langue de l'Eglise.

Dès le début, on parle beaucoup de foi et de martyrs, les manifestations ou cérémonies du parti deviendront des rites sacrés. Sur l'autel de la Patrie on brûle de l'encens.

Et si cette mystique n'engendre pas une mythologie, c'est que, comme nous le verrons par la suite, l'interprétation «spirituelle» de la religion a montré que le travail n'est plus à faire, qu'il suffit d'utiliser ce qui existe déjà...

6. Premières conclusions

Il pourra paraître utile, avant de poursuivre notre exposé, de porter un bref jugement sur la première doctrine du fascisme.

Dominé par une nécessité, celle d'arracher l'Italie à une anarchie qui la conduisait à la ruine, le fondateur du mouvement fasciste a été amené à affirmer comme primordiale la nécessité de l'action et, en partant de ce principe, il a construit une méthode non seulement pour agir, mais aussi

pour aborder les problèmes séculaires que pose la vie des hommes en société.

Que penser de la doctrine de l'action? Assurément, elle contient une grande part de vérité, qui lui a permis de séduire beaucoup d'intelligences et d'exercer une influence efficace.

Les Anciens disaient: *Agere sequitur esse,* et l'un des sens dont est susceptible cet axiome fondamental de la philosophie traditionnelle est le suivant: un être n'existe que dans la mesure où il agit. L'inertie c'est la mort. Mais ils se gardaient bien d'une confusion que n'a pas su éviter l'activisme fasciste qui ne connaît qu'un seul mode d'action: l'action transitive par laquelle l'homme se tourne vers le monde extérieur pour le dominer et se l'asservir. Cette activité nécessaire de l'homme n'est pas toute l'activité de l'homme, elle n'est même pas la plus proprement humaine.

«Toute la dignité de l'homme est dans la pensée», disait Pascal; c'est dans les rares instants d'intense contemplation que le savant, l'artiste, le saint sont «le plus hommes», sont le plus actifs, mais d'une activité supérieure qui échappe aux prises du temps et se situe hors de l'histoire.

Et la Foi, qui nous enseigne que c'est dans la suprême immobilité qui sera à la fois la suprême actualisation de toutes nos puissances dans la vision béatifique que l'homme réalisera parfaitement toutes les virtualités qu'il porte en lui, la Foi confirme ce que la raison philosophique et l'expérience ne font qu'entrevoir.

On pourrait juger cette erreur minime et de peu d'importance, et penser qu'il est arbitraire de lui faire porter la responsabilité de toutes les autres.

A cela, nous répondrons, avec saint Thomas: une petite erreur dans le principe devient grande à la fin, car elle fait sentir son effet aussi loin que porte la puissance du principe. Elle fausse toutes les conclusions, qui toutes étaient contenues dans le principe comme l'arbre dans la graine d'où il est issu.

Au fond de «l'activisme» nous trouvons une méprise profonde sur la vraie nature de l'homme qui est la cause de ses erreurs subséquentes: relativisme, pragmatisme, pessimisme, et même le rejet de l'abstraction.

Mais il convient de remarquer que dans le fascisme première manière, les attitudes négatives à l'égard de l'intelligence et de la vérité, que nous venons de signaler, ont surtout un caractère méthodique, peut-être provisoire, elles visent surtout à détruire des idéologies néfastes, à déblayer le terrain.

Il en sera tout autrement dans la seconde phase du fascisme que nous qualifierons, pour abréger, de dogmatique.

Edmond CHAVAZ

(Suite de cette étude dans Nova et Vetera 1997/1)

Louis-Marie SPICK, prêtre o.s.b., *Histoire de l'abbaye Saint-Evroul, (Notre-Dame des Bois: plus de 450 moines répertoriés depuis le VIIe siècle).* «Venez avec nous à Béthel (la maison de Dieu), répétaient autrefois les moines de Saint-Evroul», en vente à la S.N.I.E.P., B.P. 89, 72 rue de Chennebrun, 61303 L'Aigle Cedex (98 F)

Ce livre est le fruit de quarante-cinq années de patientes recherches érudites, c'est dire son intérêt et sa solidité. C'est l'histoire de cette abbaye normande fondée autour de Saint-Evroul au VIIe siècle et rebâtie au Moyen Age, après les invasions normandes. Elle ne compta jamais guère qu'une trentaine de moines, mais eut un grand rayonnement. Au XIIe siècle, elle comptera parmi ses moines *Ordéric Vital* (1075-1142), né en Angleterre d'un père normand qui a participé à la conquête de la Grande-Bretagne. Revenu en France en 1085, il vivra sa vie monastique à Saint-Evroul. Il est le chroniqueur le plus célèbre du XIIe siècle avec son *Histoire ecclésiastique,* très connue pour son récit de la conquête de l'Angleterre et de précieux renseignements sur la première croisade (Guizot le traduira au XIXe siècle et A.M. Le Prévost, en 1855, nous en donnera l'édition critique). C'est dire si le témoignage d'Ordéric sur Saint-Evroul (et ses moines) nous reste de première main. Au XVIIe siècle, l'abbaye sera affiliée à la Congrégation bénédictine de Saint-Maur, celle des Mabillon et Montfaucon, bref des prestigieux savants de Saint-Germain-des-Prés. Saint-Evroul sera fermée à la Révolution. Sa belle église abbatiale, de style flamboyant, son cloître, ses bâtiments, serviront de carrière de pierre, un peu comme, à la même époque, Saint-Wandrille ou Jumiège. Il ne restera que la maison, spacieuse et modeste, de l'abbé. On la proposera au Père Lacordaire, qui vient de restaurer en France l'Ordre Saint-Dominique, pour son noviciat. Pour l'allécher, on lui fait miroiter *«un pays où l'on offre des pierres, du bois de charpente, des reliques et un enthousiasme fabuleux»* (p. 150). Il hésite, puis refuse et préférera Chalais et Flavigny... C'est dire tout le prix de cette monographie.

Frère Paul-Laurent CARLE, O.P.

Ouvrages reçus à la Rédaction

AGAZZI, Evandro, *Le bien, le mal et la science,* Paris, «Thémis - Philosophie», Presses Universitaires de France, 1996, 276 p.

ARCHIVIO TEOLOGICO TORINESE, *«Adiutor Gaudi Vestri», Miscellanea in onore del Cardinale Giovanni Saldarini,* Leumann (Torino), Editrice Elle Di Ci, 1995, 558 p.

ARRAJ, James, *Nonlocality, Morphic resonance, Synchronicity and the Philosophy of Nature of Thomas Aquinas,* Chiloquin, Inner Growth Book, 1996, 182 p.

BONINO, Serge-Thomas, O.P., *Thomas d'Aquin - De la Vérité, ou La science en Dieu,* Paris, Cerf, Fribourg, Ed. Saint-Paul, 1996, 622 p.

BOULET, André, *Création et rédemption,* Cambrays les Tours, C.L.D., 1995, 283 p.

BROLLAND, Philippe, *Présentation du Nouveau Testament. Selon l'ordre chronologique et la structure littéraire des écrits apostoliques,* Paris, Editions de Paris, 1995, 621 p.

CAGIN, M., MICHELIN, E., BOBRINSKOY, B., de LA SOUGEOLE, B.D., Mère MARIE-AGNÈS, d'ORNELLAS, P., LARIVÉ, M., EMONET, P.M., CHAUVET, P., *Le Père M.-J. Le Guillou - Un homme émerveillé par le Visage du Ressuscité,* Saint-Maurice, Saint-Augustin, 1996, 211 p.

CANTALAMESSA, Raniero, *Notre sœur la mort,* Versailles, Ed. Saint-Paul, 1996, 125 p.

DEFOIS, Mgr Gérard, *Avec Amour et Vérité,* «Vie des Hommes», Montrouge, Nouvelle Cité, 1995, 285 p.

DEHAU, Thomas, *L'Apostolat de Jésus,* Paris, Saint-Paul, 1995, 292 p.

DE MOPSUESTE, Théodore, *Homélies catéchétiques,* Les Pères dans la foi, Paris, Migne, 1996, 322 p.

ELDERS, Léon, s.v.d., *La Théologie philosophique de Saint Thomas d'Aquin - De l'être à la cause première,* Croire et Savoir, Paris, Téqui, 1995, 518 p.

EL NOCE, Augusto, *L'irréligion occidentale,* Paris, Fac Editions, «Réfléchir»,1995, 302 p.

FLOUCAT, Yves, *L'être et la Mystique des Saints,* Croire et Savoir, Paris, Téqui, 1995, 190 p.

GERVAIS, Pierre, s.j., Marie de l'Incarnation - *Etudes de théologie spirituelle,* Namur, Vie Consacrée, 1996, 211 p.

HAUSMAN, Noëlle, s.c.m., *«Comme elles l'avaient dit» - Etre femme aujourd'hui,* Namur, Vie Consacrée, 1996, 200 p.

HERMANS, Theo, Origène - *Théologie sacrificielle du sacerdoce des chrétiens,* «Théologie historique», Paris, Beauchesne, 1996, 252 p.

IDE, Pascal, *Etre et mystère - La philosophie de Hans Urs Von Balthasar,* «Présences», Bruxelles, Culture et Vérité, 1995, 161 p.

IDE, Pascal, *Le corps à cœur, Versailles,* Ed. Saint-Paul, 1996, 378 p.

JOURNET, Charles, *Connaissance et inconnaissance de Dieu,* Saint-Maurice, Saint-Augustin, réédition 1996, 157 p.

JULLIEN, Jacques, *Trop petit pour ta grâce,* Versailles, Saint-Paul, 1996, 320 p.

LAFONT, Ghislain, *Structures et méthode dans la «Somme théologique» de saint Thomas d'Aquin,* Paris, Cerf, 1996, 512 p.

LUSTIGER, Jean-Marie, *Devenez dignes de la condition humaine,* Flammarion/Saint-Augustin, 1996, 167 p.

MALINGREY, Anne-Marie, *La littérature grecque chrétienne - Initiation aux Pères de l'Eglise,* Paris, Cerf, 1996, 159 p.

MARTINI, Carlo M., *Jérémie, Parole pour aujourd'hui*, Saint-Maurice, Saint-Augustin, 1996, 177 p.

MELINA, Livio, *La morale entre crise et renouveau*, Bruxelles, Culture et Vérité, 1995, 131 p.

NEWMAN, John-Henry, *Sermons paroissiaux - 4. Le paradoxe chrétien*, Paris, Cerf, 1996, 302 p.

NYAGA, Paul, *L'Eglise est-elle nécessaire ?*, Classiques Africains, Paris, Saint-Paul, 1996, 170 p.

PELLITERO, Ramiro, *La teologia del laicado en la obra de Yves Congar*, Pamplona, Universitad de Navarra, Navarra Grafica Ediciones, 1996, 518 p.

PUTALLAZ, François-Xavier, *Insolente liberté - Controverses et condamnations au XIIIe siècle*, « Pensée antique et médiévale », Paris, Cerf, 1995, 338 p.

ROCHEFORT, Robert, *Dans le clair-obscur du monde - Journal d'un converti 1935-1994*, Nouvelle Librairie de France, 1996, 512 p.

SCHWERY, Card. Henri, *Chrétien au quotidien*, Fribourg, Ed. Saint-Paul, 1996, 218 p.

VON BALTHASAR, Hans Urs, *La théologique - II. Vérité de Dieu*, Bruxelles, Culture et Vérité, 1995, 415 p.

NOVA & VETERA

4

Fondateur	Charles, Cardinal Journet (†)
Direction et rédaction	Georges Cottier, O.P.
Adresse pour la correspondance rédactionnelle	76, chemin de la Montagne CH-1224 Chêne-Bougeries Fax: 022/349 43 25
Edition et administration (Abonnements)	Editions Saint-Augustin CH-1890 Saint-Maurice Tél.: 024/486 05 11

* * *

Conditions d'abonnement:

Les abonnements sont annuels et partent toujours du N° 1 de l'année en cours.

Abonnement annuel ordinaire

Suisse		CHF 50.— (+ 8.— frais envoi)
France et autres pays		FF 200.— (+ 48.— frais envoi)
Abonnement de soutien	dès	CHF 55.— (dès FF 220.—)
Prix au numéro		CHF 15.— (FF 60.—)

Modes de paiement:

- pour la Suisse:
  par virement postal (CCP 19-1936-9, Editions Saint-Augustin SA)
- pour la France et autres pays:
  par chèque bancaire (à l'adresse des Editions Saint-Augustin, CH-1890 Saint-Maurice) ou par virement bancaire au Crédit Agricole des Savoie, Saint-Gingolph/Evian (France), compte 47 70 336 9 066, Editions Saint-Augustin.

ISSN 0029-5027

Imprimerie Saint-Augustin, Saint-Maurice